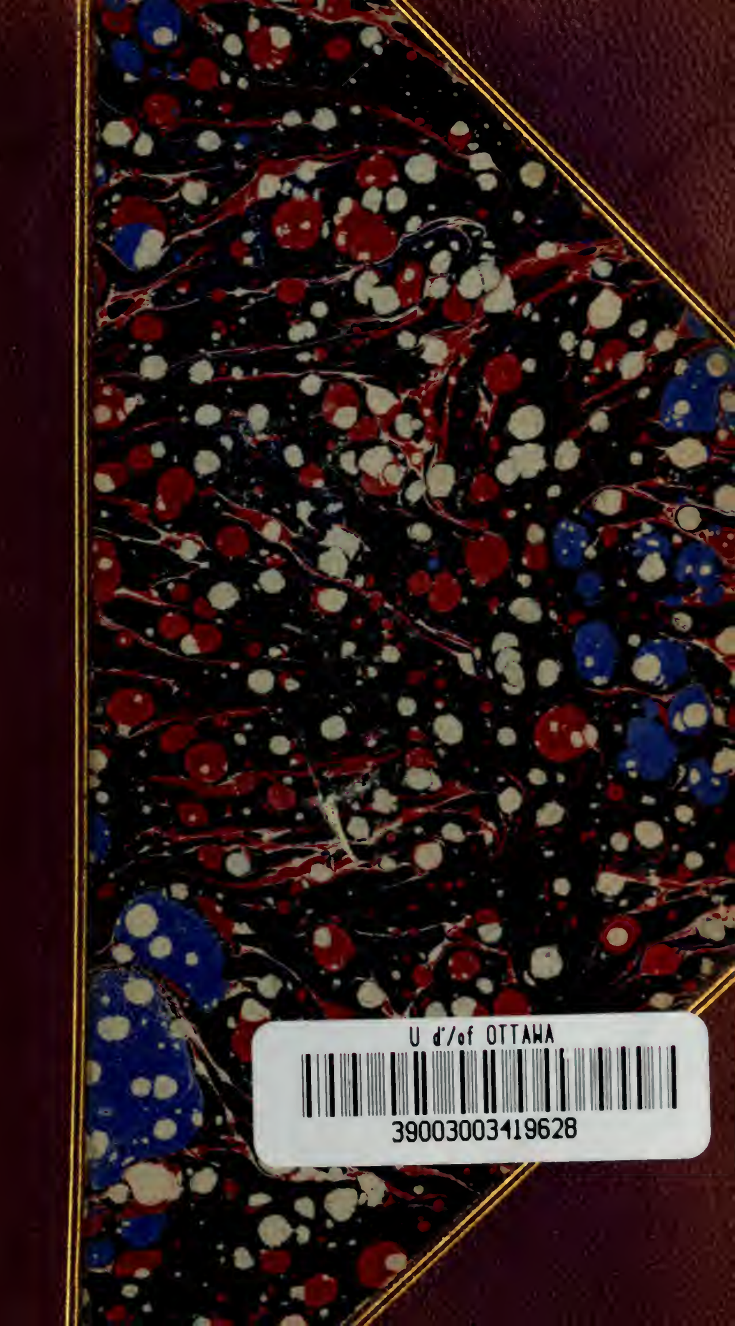
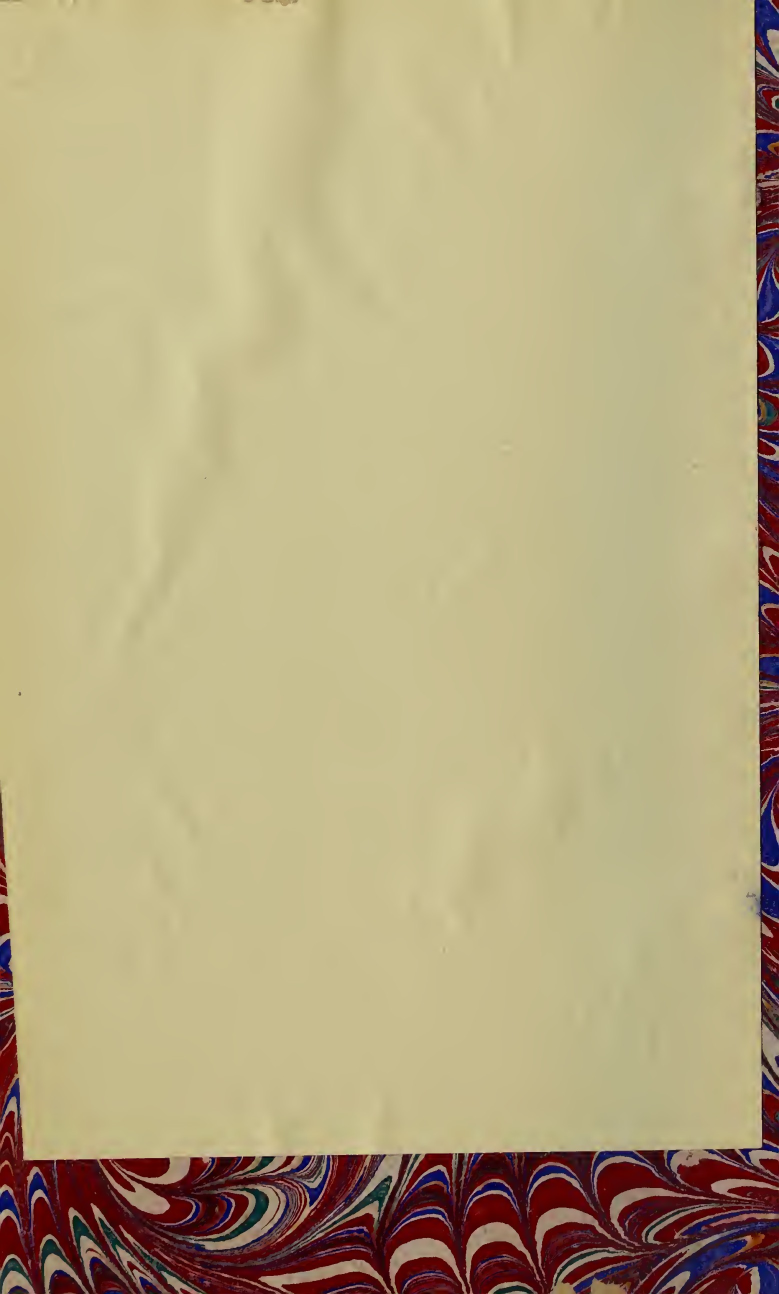
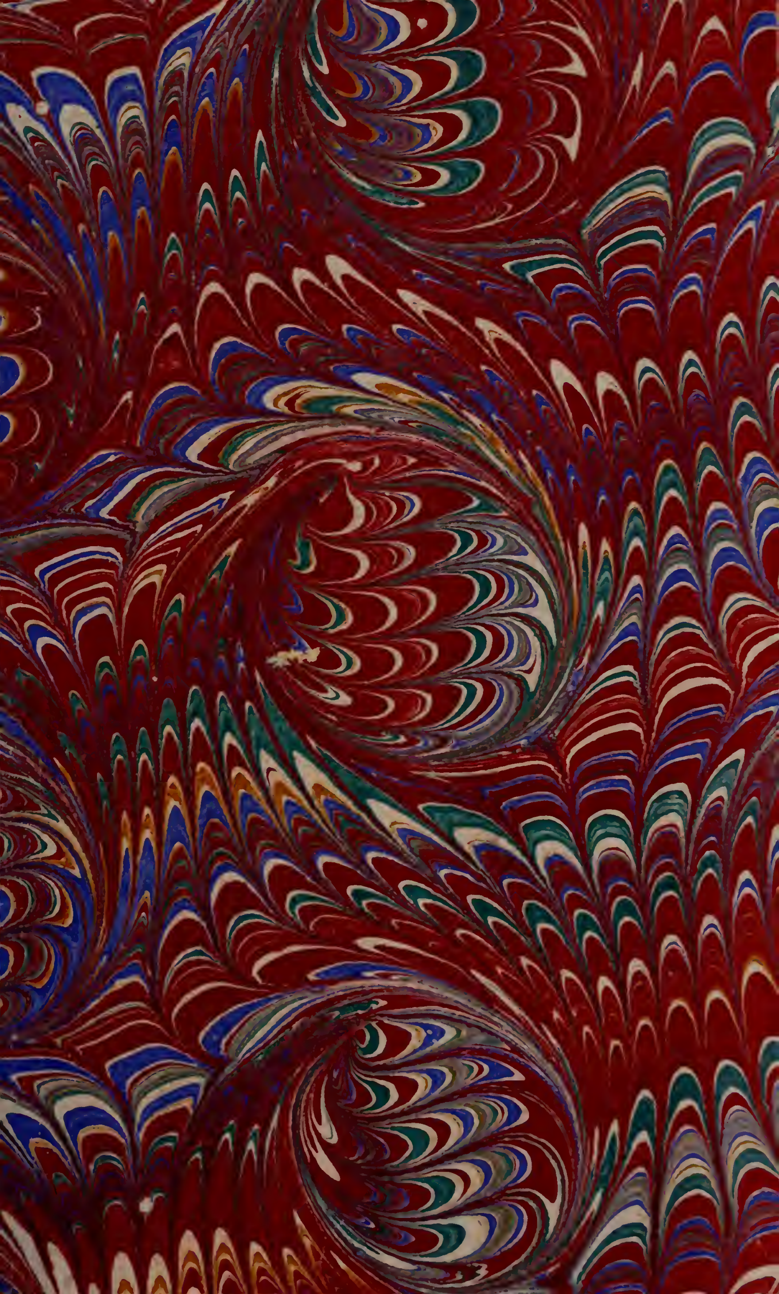

U d'/of OTTAWA
39003003419628





Français

A Théodore Maurer
Bien amicalement
G. Vicaire

# L'Heure enchantée

## DU MÊME AUTEUR

Émaux Bressans. . . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
Les Déliquescences d'Adoré Floupette. En collaboration avec Henri Beauclair. . . . . . . . . . . 1 vol.
Le Miracle de Saint-Nicolas. . . . . . . . . . 1 vol.
Quatre-vingt-neuf. . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
Marie-Madeleine. . . . . . . . . . . . . . . . . 1 vol.

## POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Au Bois-Joli. Poésies. . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
Les Prières populaires . . . . . . . . . . . . . 1 vol.
La Poésie populaire en Bresse et en Bugey. . . 1 vol.

---

GABRIEL VICAIRE

# L'Heure enchantée

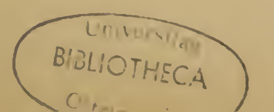



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XC



# Une fée



## UNE FÉE

I

Ah ! c'est une fée
Toute jeune encor,
Ah ! c'est une fée
De lune coiffée.

A sa robe verte
Un papillon d'or,
A sa robe verte,
A peine entr'ouverte.

Elle va légère,
Au son du hautbois,
Elle va légère
Comme une bergère.

Elle suit la ronde
Des dames des bois,
Elle suit la ronde
Qui va par le monde.

Sa gorge enfantine
Tremble doucement,
Sa gorge enfantine
Couleur d'églantine.

Elle ignore même
Qu'on ait un amant.
Elle ignore même
Ce doux mot : Je t'aime !

## II

Or, une nuit d'été, sous la lune d'opale,
Comme elle passait blanche, une fleur à la main,
A cette heure où le ciel se teint de rose pâle,
Tremblante, elle s'arrête au détour d'un chemin.

Parmi les boutons d'or, dans l'herbe, sous les saules,
Un jeune homme était là, qui semblait endormi.
De blonds cheveux couvraient ses robustes épaules.
Sa bouche souriait, entr'ouverte à demi.

Il se lève, et ses yeux, d'où sort une lumière,
Regardent fixement le fantôme enchanté.
Est-ce un rêve ? Jamais châtelaine ou fermière
N'eut cet air de candeur et cette pureté.

Elle aussi le regarde et bientôt s'émerveille.
Robin n'approche pas de cet adolescent.
« Quel songe ! » pense-t-elle, et voici que s'éveille
L'aurore de l'amour en son cœur innocent.

— « Miraculeuse enfant de cette nuit charmante,
Viens-tu pour m'éblouir d'un pays fabuleux ?
Dis à ton serviteur une parole aimante ;
Laisse-moi, sans colère, adorer tes yeux bleus. »

Il s'est mis à genoux au milieu des pervenches,
Radieux et fleuri comme le fils du roi.
Elle avait peur. Bien vite il a pris ses mains blanches
Et murmure tout bas : — « Je te veux ; réponds-moi. »

Elle aurait dû s'enfuir. Déjà les vieilles fées,
Là-bas, là-bas, sous terre, apprêtaient leurs fuseaux.
D'invisibles lilas envoyaient leurs bouffées ;
On entendait au loin le réveil des oiseaux.

Elle aurait du s'enfuir. Mais les bois et la plaine,
La rivière et le vent, tout lui parlait d'aimer,
Et, laissant de ses doigts tomber la marjolaine,
Elle sentait son cœur prêt à se consumer...

O merveilleux hymen du ciel et de la terre!
Chantez, beaux rossignols, la chanson des époux.
Ouvrez, sombres forêts, vos portes de mystère.
Éternelle jeunesse, épanouissez-vous!

Chaque jour, depuis lors, dès que la nuit câline
En ses bras maternels berce le monde enfant,
Dans le bois qui scintille en haut de la colline,
Ils vont cueillir la fleur de l'amour triomphant.

L'étoile du berger les cherche dans l'espace.
Les murmures d'en bas leur viennent apaisés.
Comme un vol d'oiseaux blancs qui passe et puis repasse,
La lune sur leur bouche argente leurs baisers.

Elle dit : « Prends-moi toute, ô mon seigneur superbe.
Je tremblais. Ton regard m'a bientôt rassuré.
Je suis le liseron qui se cache dans l'herbe;
Toi, maître, le grand arbre au feuillage doré. »

Il répond : « Comme un prêtre à la porte du temple,
J'aime à tes pieds divins, chère, à m'agenouiller.
Toute mon âme brûle alors que je contemple
L'anémone d'argent que je n'ose effeuiller. »

Parfois, en pleins fourrés, une harde s'élance,
Et, l'oreille aux aguets, suit le bruit de leurs pas.
Ils vont. Leur amour seul éveille le silence.
Le temps heureux s'envole. Ils ne s'en doutent pas.

Mais quand l'aube, en chantant, les mains pleines de roses,
Frappe à coups redoublés à la porte des cieux,
Quand les heures de jour passent en robes roses,
Oh! la peine cruelle et les tristes adieux?

— « Entends-tu, cher trésor, le chant de l'alouette? »
— « L'Orient s'illumine. Il faut nous séparer. »
En leurs yeux attristés pâlit la violette.
La fée a pris son vol et s'est mise à pleurer.

Elle s'évanouit, ainsi qu'une fumée
Que le vent éparpille à l'horizon lointain,
Et, lui, regarde encor l'image bien aimée
Se fondre lentement dans le bleu du matin.

## III

Hélas! hélas! on épie
Ton amour, pauvre garçon.
Voici beau jour que la pie
L'a dit au colimaçon.

Depuis longtemps la vipère
S'en gausse avec le corbeau.
Tous deux font très bien la paire.
Des secrets c'est le tombeau.

Carabosse et Mélusine
A leur tour ont clabaudé.
— « Écoutez, voisin, voisine,
Notre sœur a cascadé.

« Et celui qu'elle préfère,
C'est le garçon du moulin. »
— « Pas possible! Quelle affaire!
Seigneur, que c'est donc vilain!

« Narrez-nous toujours la chose. »
— « Voici : C'était un beau blond.
Ils se rencontraient... Je n'ose
Vraiment en dire plus long. »

— « Bah, racontez tout de même. »
— « Eh bien! donc, il lui parla.
Elle répondit : Je t'aime. »
— « Tiens, tiens, voyez-vous cela. »

— « Et depuis lors, Dieu sait comme
En plein bois ils se baisaient. »
— « Oh, maman! Baiser un homme! »
— « C'est pourtant ce qu'ils faisaient. »

— « Et d'où vient cette nouvelle? »
— « C'est Robin qui l'apporta. »
— « Pauvre sœur! » — « Pas de cervelle! »
— « Patati — et patata! »

## IV

Titania, la reine aux doux yeux d'améthyste,
Ignorait tout encor. Sa fine camériste
Lui conte l'aventure, un soir, en la coiffant :
— « Que dis-tu là, ma bonne, une si douce enfant ! »
— « Hélas ! madame, hélas ! la chose est trop certaine. »
— « Encore si c'était avec un capitaine ! »
Et le soir même, avant d'entrer en son lit bleu,
La belle a tout appris à son époux. — « Corbleu !
Fait Obéron, ceci dépasse un peu les bornes.
N'est-il plus au village assez de maritornes
Pour qu'on laisse en repos les dames de ma cour !
Un homme à notre sœur déclarer son amour !
L'affaire est scandaleuse ; un exemple s'impose.
Vite, allez-moi quérir la coupable, et qu'elle ose
Faire à nos pieds l'aveu de son indignité. »
Un grand lit de justice est sur l'heure arrêté.
On s'y rend de partout et même du royaume
De Belzébuth. Follet, Sylphe, Lutin ou Gnome,
Chacun veut avoir part à la fête. Voici
D'aimables compagnons sentant fort le roussi,
Puck, Robin Bon-Enfant qui joue avec les filles,
Et le soir, dans leur lit, fourre un paquet d'aiguilles,
Ariel qui soupire on ne sait trop pourquoi,
Jacques l'enchifrené qui reste toujours coi,

Charlot, Jean de la Lune et Pierre les Dimanches,
Et le roi des Coucous et la reine des Tanches.
Comme des églantiers les uns sont droits et verts,
Les autres sont tortus et vont tout de travers.
Il en est qui sont fiers d'arborer une bosse.
Les uns vont à cheval, les autres en carrosse.
D'aucuns marchent courbés sur d'énormes bâtons;
Leur nez fait la causette avec leurs trois mentons,
Et, branlants comme il sied à des personnes d'âge,
Ils gémissent : « Oh, oh! que de dévergondage! »
Avec un galurin sur sa tête d'oiseau,
Plus d'une mère-grand file son blanc fuseau.
Derrière on aperçoit, en robes dégrafées,
Les ondines du bois joli, les jeunes fées
Qui se poussent du coude et rient du coin de l'œil.
Et tout ce monde, heureux ou triste, en joie, en deuil,
Va, vient, court, coassant comme un cent de grenouilles.
Des vieilles en fureur brandissent leurs quenouilles.
Plick fait un pied de nez, Plock un saut périlleux,
Quand tout à coup plus rien. Silence merveilleux.
Le Seigneur Obéron paraît sur la pelouse
Et donne galamment la droite à son épouse,
Dont le corsage en fleur semble tout un jardin.
— « Messieurs, la cour, glapit l'huissier, un vieil ondin.
Silence et chapeau bas, on appelle la cause. »
Et voici venir, fraîche et blonde et toute rose,
La délinquante. Hélas! Elle est en grand émoi,
Très fière cependant. — « Approche, dit le roi,
On m'en a raconté de belles sur ton compte.
Une fée embrasser un homme, quelle honte!

Si le fait est prouvé, tu sais ce qui t'attend.
Nous ne te voulons plus chez nous. En un instant,
Comme ton bel ami, tu deviendras mortelle.
Plus de robes d'argent, d'or ou de brocatelle,
Plus de rondes, le soir, dans le cercle enchanté.
La bise, en peu de temps, fanera ta beauté.
Il te faudra bientôt, villageoise enlaidie,
Subir la pauvreté, le froid, la maladie,
Mener paître les veaux tous les jours que Dieu fait,
Et danser, ventre vide, en face du buffet.
Le front ceint de fenouil, de rue et d'amourette,
Nous irons, folâtrant et riant. Toi, pauvrette,
Tu tireras la langue avec ton étourdi. »
A grands coups de battoir l'auditoire applaudit.
L'enfant tremble et pâlit un peu. Toujours coquette,
Elle fait trois saluts comme veut l'étiquette,
Et murmure : « Madame, et vous, Seigneur... » — « Bon, bon,
Est-il vrai qu'on t'ait vue avec ce vagabond ? »
Une faible rougeur est montée à sa joue ;
Frémissante et superbe, elle répond : — « J'avoue.

« Mon gentil roi,
Ma douce reine,
L'amour m'entraîne ;
Oubliez-moi.

« Et vous de même,
Esprits mutins,
Sylphes, lutins,
Frères que j'aime.

« Je n'irai plus
Voir sur la lande
La sarabande
Des nains velus,

« Au loin surprendre
Le doux secret
Qu'à la forêt
Dit la nuit tendre,

« Faire, en soufflant,
Quand l'aube approche,
Tinter la cloche
Du muguet blanc.

« Adieu, fleurettes
Au cœur rusé
Dont j'ai frisé
Les collerettes,

« Adieu, adieu,
Beaux scarabées,
Perles tombées
Du grand ciel bleu,

« Ombres légères
Du bois joli
Où j'ai mon lit
Dans les fougères,

« Lune d'argent,
Miroir céleste,
Adieu, je reste
Avec mon Jean !

« Combien sa bouche
A de douceur !
Mon ravisseur
N'est point farouche.

« D'un bras vaillant,
Blanc comme neige,
Il me protège
En souriant.

« A la rosée,
Plus de cent fois,
Il m'a dit : Sois
Mon épousée.

« Rire, jaser,
La pauvre affaire !
Moi, je préfère
Un franc baiser...

« Mon roi, ma reine,
Toute la cour,
Vive l'amour
Qui nous entraîne !

« De ce garçon
Je suis coiffée.
Adieu la fée
Et sa chanson! »

V

Dans un pré semé de fleurettes jaunes,
Un pré qui scintille au soleil levant,
Je sais quelque part, sous un bouquet d'aulnes,
Une maisonnette à l'abri du vent.

Elle est fort ancienne et toute petite.
Mais quand le matin point à l'horizon,
Comme elle sourit, dans la clématite,
Avec son toit bleu, la chère maison!

C'est là qu'oubliant les métamorphoses
De la lune pâle et du vent moqueur,
L'adorable enfant effeuille des roses,
Son fidèle ami tout près de son cœur!

Elle n'est plus fée, elle est toujours sage,
Et, tendre et jolie, elle garde encor
Un brin d'églantine à son fin corsage,
Un nœud de ruban dans ses tresses d'or.

Le jupon troussé comme une bergère,
Elle vole ainsi qu'un oiseau des bois!
Elle apaise tout de sa main légère;
Un charme est encore au bout de ses doigts.

L'époux qui revient, au soir, de l'ouvrage,
Les bras fatigués et le pied poudreux,
S'arrête un instant et reprend courage.
Son cœur bat gaiement, son cœur amoureux.

Il a vu de loin sa mignonne blonde,
Douce comme un rêve au milieu des blés,
Bercer, en chantant quelque vieille ronde,
Un amour d'enfant aux cheveux bouclés.





# Beau page de la reine



## *BEAU PAGE DE LA REINE*

QU'AVEZ-VOUS, dites-moi,
Beau page de la reine?
Qu'avez-vous, dites-moi,
Gentil menin du roi?

Madame a les yeux doux
Et vous portez sa traîne,
Madame a les yeux doux:
Pourquoi donc pleurez-vous?

— Hélas! je ne suis rien
Qu'un enfant qui soupire;
Hélas! je ne suis rien,
L'amour est tout mon bien.

Si je n'aimais pas tant,
Comme il ferait bon rire!
Si je n'aimais pas tant,
J'aurais le cœur content.

— Madame a dans les yeux
Le bleu de la pervenche,
Madame a dans les yeux
Quelque chose des cieux.

Madame entre ses doigts
Tient une rose blanche,
Madame entre ses doigts
Tient la rose des bois,

Et ses cheveux dorés
Comme la fraîche aurore,
Et ses cheveux dorés
Ont la senteur des prés.

— Ah ! plutôt des lilas,
J'en pleurerais encore,
Ah ! plutôt des lilas,
Mais ne m'en parlez pas.

— Bah ! souriez un peu,
Beau page de la reine ;
Bah ! souriez un peu,
Beau page rose et bleu.

— Non, j'ai trop écouté
Le chant de la sirène ;
Non, j'ai trop écouté
Le rossignol d'été.

Entre les deux sentiers
Qui vont à la rivière,
Entre les deux sentiers
Recouverts d'églantiers,

Du côté du Levant,
Dans une chènevière,
Du côté du Levant,
Est un petit couvent.

C'est là que bien caché
Au fond d'une cellule,
C'est là que bien caché,
J'expierai mon péché.

Mais lorsque tendrement
Viendra le crépuscule,
Mais lorsque tendrement
Luira le firmament,

Du haut de la grand'tour
Qui regarde la plaine,
Du haut de la grand'tour,
J'épierai ton retour,

O mon royal trésor,
Ma blonde châtelaine,
O mon royal trésor,
Ma reine aux cheveux d'or.





# Merlin



# MERLIN

I

MERLIN revient d'Écosse. Il a tant navigué,
Tant livré de combats et pris de citadelles,
Qu'à la fin, par Saint George, il se sent fatigué.

Mais dans le clair matin glissent des hirondelles
Et Merlin, par les bois, cueille la fleur d'oubli.
Son cœur, prêt à renaître, est loin des infidèles.

L'âge courbe son front, les veilles l'ont pâli.
Bah ! d'un jeune garçon il revêt l'apparence.
On dirait à le voir un écolier joli.

Tout rit. Le ciel est bleu, du bleu de l'espérance.
L'escarcelle au côté, la plume au chaperon,
Merlin est plus gaillard que le soleil de France.

Il s'amuse, en passant, du vol d'un moucheron,
D'un lièvre qui s'enfuit, d'une chèvre qui broute,
D'un bourdon qui bourdonne au cœur d'un liseron.

Des oiseaux chantent. Lui, gravement les écoute.
Il respire les fleurs, il regarde le vent
Faire danser de folles ombres sur la route.

Et c'est ce grand Merlin, brave autant que savant,
Qui tranche deux païens d'un coup de son épée,
Et parle mieux latin qu'un moine en son couvent.

## II

De rosée, au matin, la campagne est trempée;
Une églantine d'or brille à chaque buisson;
La forêt, de silence, est toute enveloppée.

Merlin, pour marcher mieux, entonne une chanson,
Et voici qu'il arrive auprès d'une fontaine
Que borde joliment un ruban de cresson.

O devin sans rival, ô grave capitaine,
Que vois-tu se mirer dans le flot indolent?
Est-ce le faon timide ou la biche hautaine?

Non; mais ses cheveux d'or noués à son bras blanc,
Une enfant de quinze ans à peine, qui repose
Et, sous un dais de fleurs, sommeille ou fait semblant.

Merlin, riant, s'approche et lui jette une rose.
Lentement la dormeuse entr'ouvre ses doux yeux,
Et l'eau n'est pas si fraîche et le ciel est moins rose.

Le sage pour le coup en devient tout joyeux.
Depuis cent ans passés qu'il rôde par le monde,
A-t-il jamais rien vu qui soit plus merveilleux?

— « Enfant délicieuse, es-tu la Rosemonde
Qu'emporte en plein azur l'aile du colibri,
Ou la fille aux yeux bleus du roi de Trébizonde ? »

La belle, à ce discours, a gentiment souri.
Une clarté descend des bois à la ravine;
Il semble que l'aurore ait de nouveau fleuri.

— « Surement vous rêvez, messire.. » — « Ah! je devine :
Une fée. On s'en doute à voir ce pied mignon. »
— « Nenni, fait l'innocente, et sa bouche est divine.

« Je ne suis qu'une enfant. Viviane est mon nom.
Mon père est d'ici près, qu'on dit bon gentilhomme.
Il a trente écuyers qui portent son pennon.

« Et vous, beau page? » — « Moi, dit Merlin, je me nomme
Merlot de la Huchette et je suis écolier.
Mon maître est plus puissant que l'empereur de Rome.

« Il a, pour le servir, un lutin familier.
Qu'une femme lui plaise, il la transforme en cygne.
Un jour il a changé le Diable en cordelier. »

— « En vérité! » — « Mais oui. Moi-même, quoique indign
J'ai dans mon sac plus d'un joli tour, grâce à Dieu!
Pour appeler le vent il me suffit d'un signe.

« J'évoque le soleil à minuit. Pauvre jeu!
Chacun sait que l'Aurore est une aventurière. »
— « M'est avis, Monseigneur, que vous mentez un peu. »

## III

Merlin, ses longs cheveux rejetés en arrière,
Va couper un bâton au buisson d'églantiers
Et trace un rond magique au cœur de la clairière.

O merveille! Le bois, les mousses, les sentiers,
Tout s'efface à l'instant et l'on voit apparaître
Un palais où l'amour nicherait volontiers.

Les murs en sont d'ivoire. A chaque porte un reître
Veille, l'épée au poing, la pertuisane au flanc.
Une princesse blonde est à chaque fenêtre.

Tout autour, un jardin s'éveille, étincelant,
Comme pris au réseau d'une brume argentée,
Et chaque fleur qui s'ouvre a son papillon blanc.

Une folle clameur vers le ciel est montée.
Par l'escalier de marbre et d'or, sous les jasmins,
Descend nonchalamment une foule enchantée.

C'est Lancelot du Lac et ses cousins germains,
La reine Blanchefleur avec ses demoiselles,
Et tous, en amoureux, s'entre-croisent les mains.

Les belles ont les yeux langoureux des gazelles ;
Les galants sont hardis et frappent des talons ;
Un ramier bleu sur chaque couple bat des ailes.

Voici les tambourins avec les violons.
En avant, cavaliers ! Et la ronde tournoie.
Hourrah ! Les cheveux bruns s'entremêlent aux blonds.

Des mots enamourés, des paroles de joie
S'envolent vers l'azur et le vont embraser.
Autour des roses flotte un nuage de soie.

Hourrah ! La ronde passe et repasse. Un baiser
S'échappe tout à coup, implorant qui le veuille,
Et parmi tant de fleurs ne sait où se poser.

De l'œillet au muguet, du lys au chèvrefeuille,
Il plane, dans la brise embaumée, et toujours
Une bouche adorable est là qui le recueille.

## IV

Viviane regarde. En ses yeux de velours
Tremble languissamment la radieuse image
Du palais fantastique avec ses quatre tours.

Merlin se dresse. Il fait un grand geste de mage.
Dames, seigneurs, château, tout disparaît soudain.
Et Viviane dit : « Oh ! comme c'est dommage !

« Ami, si vous m'aimez, épargnez ce jardin. »
Mais lui n'a déjà plus son allure farouche.
C'est, comme tout à l'heure, un amoureux blondin.

— « Vois ces fleurs. Qu'en passant ta douce main les touche
Leur tendre coloris sera plus éclatant ;
Elles n'auront jamais la fraîcheur de ta bouche.

« Ce jardin, où le ciel se regarde en chantant,
N'a pas le charme pur de ton adolescence.
Puisqu'il a su te plaire, accepte-le pourtant. »

Viviane rougit et, dans son innocence,
Elle frappe des mains et saute de plaisir.
Ses yeux sont pleins d'amour et de reconnaissance.

Passe un grand papillon. Il faut bien le saisir.
Preste comme le vent, elle vole où l'entraîne
L'aile capricieuse et tendre du désir.

Elle charme les lys de sa voix de sirène
Et parle couramment la langue des oiseaux;
Le parterre magique a reconnu sa reine.

Mais qu'une demoiselle, au milieu des roseaux,
La frôle brusquement, elle revient, peureuse,
Près de Merlin, qui rêve au bord des claires eaux.

— « Ah ! que la vie est douce et que je suis heureuse !
Comment faites-vous donc pour avoir tant d'esprit,
Mon beau page? On dirait que je suis amoureuse.

« Pour que ce fût l'aurore et que mon cœur s'ouvrît,
Voyez : il a pourtant suffi d'une parole. »
Et ses lèvres s'en vont à Merlin, qui sourit.

Puis, entre deux baisers : — « Peut-être suis-je folle.
Emmenez-moi. J'ai tort de vous le demander,
Mais j'aurais tant de joie à vous suivre à l'école ! »

Le front baissé, comme un enfant qu'on va gronder,
Elle tombe à genoux. Son amant la relève ;
Sur son cœur à jamais il voudrait la garder.

Hélas ! cette heure d'or n'est pour lui qu'une trêve.
Arthur est encor faible et réclame son bras.
Il ne peut s'attarder dans le jardin du rêve.

— « O mon enfant chéri, jamais tu n'aimeras
Comme je t'aime. Adieu. Les anémones blanches
Fleuriront de nouveau quand tu me reverras. »

— « Me quitter !... » — « Vois, déjà le soleil sous les branche
Ne jette autour de nous qu'un reflet adouci.
Quand tu me reverras fleuriront les pervenches.

« Ce que tu veux, enfant, je le voudrais aussi.
Ne pleure pas ; mon cœur est tien, comme naguère.
Si tu crois à l'amour, il faut m'attendre ici. »

## V

Un an s'est écoulé. Merlin revient de guerre.
Il a tant combattu qu'il se sent fatigué.
Bah ! la fatigue est loin. Car il n'y pense guère.

Par la forêt joyeuse il chemine, il est gai ;
Il est redevenu l'écolier en maraude
Qui chante la jeunesse et l'espérance, ô gué.

Un lièvre qui détale, une abeille qui rôde,
C'est tout ce qu'on peut voir et tout ce qu'on entend,
Et la lumière est d'or sous le bois d'émeraude.

Bientôt s'est éveillé le rossignol chantant.
Le bon Merlin lui rend ses devoirs, puis il pense
A l'oiseau merveilleux qui soupire et l'attend.

Arthur de tout service aujourd'hui le dispense.
Il est libre et voici le jardin sans pareil
Où comme un lys d'amour fleurit sa récompense.

O bonheur ! Viviane est là dans le soleil ;
A la claire fontaine elle rêve, seulette,
Et jamais un printemps n'eut le teint si vermeil.

Ce n'est plus la timide et simple bachelette
Qui tremblait comme un faon que le chasseur poursuit;
La rose s'est ouverte après la violette.

Sa beauté, c'est le jour qui dissipe la nuit,
Le grand feu qu'on allume au sommet des montagnes;
Sa divine jeunesse a la saveur d'un fruit.

Telle, au milieu des fleurs, ses rieuses campagnes,
Apparaît Viviane aux yeux de son amant.
Et lui, songe. Il a vu le soleil des Espagnes,

Il a bu l'âpre vin du pays Allemand
Et goûté la douceur des filles d'Italie;
Jamais il n'a connu pareil enchantement.

— « Oh! pourquoi, Viviane, êtes-vous si jolie?
Quand vous me regardez, qu'avez-vous dans les yeux?
Il passe sur mon front comme un vent de folie.

« Devant ce frais visage à l'air impérieux
Je ne sais que plier les genoux comme un lâche.
Je tremble et cependant je vois s'ouvrir les cieux. »

Et Viviane dit : — « Qu'est-ce donc qui vous fâche?
Si je suis belle ainsi, c'est de vous avoir plu.
Vous plaire est tout mon rêve et mon unique tâche.

« Tout ce qui charme en moi, le maître l'a voulu.
O maître, doux ami, rapportez-vous ce livre
Où, si près l'un de l'autre, un jour nous avons lu?

« J'étais comme en prison. Votre voix me délivre.
Ne m'entendiez-vous pas? Mon cœur vous appelait.
Allez dans la lumière et laissez-moi vous suivre. »

Ils se sont pris la main. Leur bonheur est complet.
Ils s'en vont effeuillant les roses du parterre,
Écoutant la fauvette et le rossignolet.

Merlin, qui tant de mois a vécu solitaire,
Contemple Viviane et ne peut s'en lasser.
Son cœur est si rempli qu'il a peine à se taire.

— « Peut-être, mon amour, vas-tu te courroucer.
Je ne suis pas l'enfant que je te parais être.
J'ai l'habit d'un danseur et ne sais pas danser.

« Mon nom d'ailleurs est grand et tu dois le connaître.
On m'appelle Merlin. Les Mages d'Orient
Comme les gens d'Arthur m'ont proclamé le Maître. »

Oh! que l'œil de la belle est devenu brillant!
— « Bel ami, doux ami, vous manquez de prudence.
J'avais tout deviné, dit-elle en souriant.

« Si vous n'étiez qu'un page, un marjolet qui danse,
Auriez-vous en mon cœur allumé si grand feu !
Un beau merci pourtant pour votre confidence. » —

## VI

C'est l'heure du silence et l'heure de l'adieu.
Sur le jardin qu'endort une béatitude
La nuit délicieuse étend son manteau bleu.

Grand Dieu, qu'a Viviane et quelle inquiétude !
Dans les bras de Merlin elle parle en rêvant :
— « Mon âme pour aimer n'a pas besoin d'étude ;

« Mais vous, mon roi, mais vous, le mage et le savant,
Ne rougirez-vous pas d'une si pauvre amante,
Vous qui faites pâlir jusqu'au soleil levant ? »

Et Merlin, attentif à ce qui la tourmente,
La berce en chantonnant, comme un enfant mutin,
Et baise mille fois sa figure charmante.

Pour vaincre sa tristesse il évoque un lutin
Qui sur un cheveu blond de la lune gambade,
Éveillant jusqu'aux fleurs, de son rire argentin.

Des violons cachés soupirent une aubade,
Et Viviane enfin sourit au point du jour.
L'Aurore a triomphé de son esprit malade.

Elle est folle, elle chante et jase tour à tour.
Mais quand revient la nuit, à l'heure décevante
Où l'homme le plus fort succombe sous l'amour :

— « Ah! dit-elle, à vos pieds voyez votre servante.
Ne m'apprendrez-vous pas quelque beau talisman?
Hélas! j'ai tant besoin de devenir savante! »

— « Savante! Mon amour, y penses-tu vraiment?
A peine tu parais, que la terre est charmée.
Ta jeunesse est encor le meilleur nécromant. »

— « Non, je le vois, jamais vous ne m'avez aimée.
Vous me croyez bien sotte. » — Et l'enfant en courroux
Tremble comme un roseau dans la nuit parfumée.

— « Vive Dieu, fait Merlin, m'amour, consolez-vous.
On me dit tout-puissant, mais c'est chose bien vaine
Que mon pauvre savoir auprès de vos yeux doux. »

Il lui montre comment on fait pousser l'aveine
Ou sourdre en plein désert une source d'argent,
Et tous les grands secrets qu'on lit dans la verveine.

Comme une fine guêpe au corselet changeant,
Au milieu des bosquets éclatants de lumière,
Viviane babille et s'en va voltigeant.

## VII

Et la vie a repris sa marche coutumière.
Le jour s'en est allé, le jour est revenu.
Viviane, un matin, s'éveille la première.

Au cou de l'enchanteur elle met son bras nu,
Et, toute frissonnante encore, un peu lassée :
— « Je n'étais qu'une enfant quand je vous ai connu.

« Mais vous m'avez laissé lire en votre pensée,
Mon maître; je vous aime et je vous dis merci;
J'ai vécu de nouveau quand vous m'avez bercée.

« C'est votre ouvrage à vous, la belle que voici.
Ah! pour être parfaite, il lui manque une chose.
Hélas! vous allez rire et j'ai tant de souci! »

Merlin a répondu : — « Qu'est-ce donc, ô ma rose?
Parlez, je vous écoute et vous le savez bien. »
Et Viviane : — « Enfin, j'essaierai..., mais je n'ose.

« Un désir m'est venu... Pas même... oh! presque rien.
« Vous courroucerez-vous si j'en dis davantage? »
Et, folâtre, elle met son cœur contre le sien.

— « Doux ami, qu'il fait bon vivre en notre ermitage!
Je suis à vos genoux comme aux genoux d'un roi
Et vous êtes à moi, n'est-ce pas, sans partage.

« Je ne vous cache rien de mes rêves. Pourquoi,
Le soir, parlez-vous seul, sans que je puisse entendre?
On dirait, à vous voir, que vous doutez de moi.

« S'il vous plaisait pourtant, je saurais bien comprendre...
N'endormiriez-vous pas qui bon vous semblerait?
Ami, le joli jeu! Je voudrais bien l'apprendre? »

Merlin docilement lui livre son secret.
Mais la belle : — « Endormir quelqu'un, la belle affaire!
Au premier vent qui passe il se réveillerait.

« Il faudrait qu'en riant à l'ami qu'on préfère
On le rendît, d'un charme, à jamais prisonnier!
Oh! quel tour amusant! J'ai rêvé de le faire. »

Jamais son clair regard ne fut si printanier
Et toute l'aurore a passé dans son sourire.
« Accordez-moi ce vœu, maître; c'est le dernier. »

Merlin, qui la comprend, la regarde et soupire.
— « Mon amour, mon enfant, ma Viviane!... » — Et puis
Il est resté trois jours avant de lui rien dire.

Avant de lui rien dire il est resté trois nuits.
On n'entend frissonner, sous le vent qui défaille,
Que le jardin magique avec ses mille bruits.

## VIII

O barde qui cherchiez lutteur à votre taille
Et défendiez vos droits de si rude façon,
Voici venir enfin la suprême bataille!

Vous entriez en guerre avec une chanson.
Mais il est un danger que la vaillance ignore,
Un plus souple ennemi que le géant Saxon.

Viviane est si triste! En vain le soleil dore
Le suave incarnat de sa jeunesse en fleur,
Elle pleure, en chantant, comme la mandragore.

Qu'elle est belle, si fraîche encor sous sa pâleur!
Sa grâce languissante a cent fois plus de charmes,
Et le cœur de Merlin s'est rempli de douleur.

— « Arrivent les païens ; qu'on apporte mes armes !
Les coups, même la mort, je puis tout endurer ;
Mais comment supporter de voir couler tes larmes ?

« Parle comme autrefois, enfant, viens te mirer,
Toujours insouciante et folle, en ma tendresse.
Je suis trop malheureux quand je te vois pleurer. »

Et Viviane alors l'embrasse et le caresse.
C'est le baiser qu'il a connu, mais plus divin ;
La même flamme encor, avec plus d'allégresse.

— « Peut-être vouliez-vous partir. Oh ! c'est en vain.
Votre amour sur mon front est comme un diadème.
Vous serez à jamais mon maître et mon devin.

« Un signe ; c'est assez. J'obéis, je vous aime.
Je suis à vous, c'est vrai, mais vous m'appartenez.
Regardez-moi sourire et vous ferez de même. »

Clairons de la défaite, aux quatre vents sonnez !
Viviane triomphe et Merlin s'abandonne.
Du même rayon rose ils sont illuminés.

— « Mon beau magicien, voyez si je suis bonne.
Je vous ai fait un lit dans l'or de mes cheveux ;
Mais il faut obéir lorsque je vous l'ordonne.

« Il me plaît, à mon tour, d'écouter vos aveux.
Ne suis-je pas l'enfant que vous avez choisie?
N'êtes-vous pas venu pour accomplir mes vœux?

« Pourquoi vous rebeller contre ma fantaisie?
Puisque vous m'adorez, j'ai droit de commander.
C'est moi votre science et votre poésie.

« Ce secret... Mon amour, pourriez-vous le garder?
Ne suis-je pas votre âme? » — Et Merlin qui succombe
Ne pense qu'à l'entendre et qu'à la regarder.

Oh! ce bras plus léger qu'une aile de colombe,
Ces yeux étincelants comme le soleil d'août,
Cette blancheur pareille à la neige qui tombe!

Et ces lèvres!... Merlin sent bien qu'il est à bout.
— « Viviane, sans toi, comment pourrais-je vivre?
Aime-moi seulement et je te dirai tout! »

## IX

Maintenant il chancelle. On croirait qu'il est ivre.
— « Adieu la blanche mer que fendaient mes vaisseaux
Et mon pays Gallois où resplendit le givre.

« Adieu mon pâle ciel et le chant des ruisseaux
Qui berça le sommeil de ma première enfance,
Adieu la verte lande avec ses arbrisseaux !

« Mon pays, en tout temps, j'ai pris votre défense.
Dans la joie ou le deuil je vous ai bien servi.
Souvenez-vous de moi si quelqu'un vous offense.

« Et vous, mes compagnons, vous qui m'avez suivi
Contre le roi d'Islande et le Saxon vorace,
Vous qu'un rêve de gloire enflammait à l'envi,

« O le sang de mon cœur et la fleur de ma race,
Gardez fidèlement le trésor des aïeux ;
Faites que nos enfants marchent sur notre trace.

« Les jeunes, c'est la loi, poussent du pied les vieux.
Mais quand reverdira le temps des primevères,
Entonnez bravement quelque refrain joyeux.

« Dans le courtil en fleur entre-choquez vos verres,
Rappelez-vous, enfants, le Merlin d'autrefois,
Et que vos jugements ne soient pas trop sévères.

« Les temps sont accomplis. Dieu l'a voulu. Ma voix
Ne retentira plus dans les champs de Cambrie.
Je ne poursuivrai plus le sanglier des bois.

« Vienne le dragon rouge ou la louve en furie,
Ma puissance est à terre et mon bras désarmé.
Que d'autres à présent gardent la bergerie.

« Arthur, mon souverain, vous que j'ai tant aimé,
Soyez mon héritier, achevez mon ouvrage;
Protégez comme moi le faible et l'opprimé.

« J'ai lutté de mon mieux et vécu sans outrage.
Je défiais la mort comme la trahison.
Pareil au tiercelet, j'ai crié dans l'orage.

« C'est fini ; je m'en vais. La lune à l'horizon,
Comme une fleur, pâlit, pâlit. L'heure est prochaine.
On bâtit, cette nuit, les murs de ma prison.

« Le bois dont elle est faite est plus dur que le chêne,
Il est plus parfumé que le bois d'oranger,
Et c'est en souriant que j'ai forgé ma chaîne.

« O ma harpe galloise, adieu ton chant léger.
Toi si pure, vas-tu frissonner sous l'orgie ?
Pourras-tu supporter la main d'un étranger ?

« Et vous par qui je meurs, adieu, belle magie,
Fanez-vous, ma verveine, aux doigts de l'impuissant.
Puisque j'entre en servage, adieu mon énergie ! »

Viviane sourit d'un sourire innocent,
Doux comme la jeunesse et comme la fortune,
Et le Sage à ses pieds se couche, obéissant.

Elle a pris dans ses mains la belle tête brune
Qu'elle baise, en pleurant, d'un air passionné;
Ses yeux ont le bleu tendre et changeant de la lune.

Puis autour d'un rosier elle a sept fois tourné,
En murmurant sept fois l'incantation lente.
Merlin s'endort. C'est fait; il est emprisonné.

## X

Les grands arbres, les fleurs, la fontaine coulante
Se sont évanouis comme un songe, et l'enfant,
Fière de son triomphe, en est toute tremblante.

Elle jette à l'entour un regard triomphant.
Et voici qu'un château miraculeux se dresse
Et qu'au loin retentit le son de l'olifant.

Un château s'est dressé dont elle est la maîtresse,
Où restera fidèle, ah! pour l'éternité!
L'enchanteur aux genoux de son enchanteresse.

Merlin voit devant lui sa dame de beauté,
Et, sur un lit de pourpre, indolemment respire
L'ineffable senteur de la rose d'été.

Au seuil de cet Éden toute misère expire.
Une brise odorante y souffle mollement ;
C'est le pays du Rêve et l'amoureux empire.

Le rossignol s'éveille et chante son tourment.
Des couples d'autrefois il célèbre la gloire ;
Il dit le mal divin qu'on éprouve en aimant.

Une eau fraîche murmure en des vasques d'ivoire.
Mille fleurs, dans l'azur, aiment à s'y baigner.
Mille oiselets à l'aile rose y viennent boire.

Viviane les flatte et se plaît à régner
Sur sa cour qui volette avec effronterie,
Quand la reine aux yeux bleus commence à se peigner.

Comme une aube d'avril elle est toute fleurie.
Sur ses robes couleur du soleil du matin
Brillent tous les joyaux du pays de féerie.

Mais ses lèvres encore ont la fraîcheur du thym ;
Son visage a gardé sa grâce naturelle,
On ne sait quoi de tendre et de presque enfantin.

Elle rit franchement comme une pastourelle.
Son maître est désormais le rossignol charmeur;
Un voile de douceur s'est répandu sur elle.

Parfois Merlin s'agite. Une sourde rumeur
Du château léthargique a troublé le silence.
Un lointain bruit de guerre éveille le dormeur.

Puis la bataille éclate avec sa violence.
Merlin gronde. Il entend les chevaux s'écraser.
— « Holà! mes gens, à moi! Qu'on décroche ma lance! »

Mais Viviane chante afin de l'apaiser.
Sur l'épaule du barde elle met sa main douce
Et lui montre sa bouche où fleurit le baiser.

— « Écoutez, mon amour, la verveine qui pousse.
Endormez-vous, tranquille, en la paix de mes seins.
Que mon corps à jamais soit votre lit de mousse.

« Je veux que mes bras blancs vous servent de coussins.
Mes lèvres souriront si votre cœur est triste;
Si vous souffrez, mes yeux seront vos médecins. »

Sa fine gorge est rose à travers la batiste.
Ses cheveux envolés lui font un nimbe d'or.
Elle sait bien, l'enfant, que rien ne lui résiste.

Ainsi, dans ce féerique et radieux décor,
Les amants enchantés laissent couler leur vie.
Les siècles passeront. Ils s'aimeront encor.

L'heure ici va, légère, et d'une aile ravie,
Comme un oiseau qui vole à travers la clarté;
D'une autre, plus charmante, elle sera suivie.

L'amante gardera sa folle royauté,
Et l'amant bien épris bénira son servage,
Tant qu'il aura sa douce reine à son côté.

Qu'au loin le vent bataille avec la mer sauvage !
La galère d'argent qui porte leur amour
Restera, dans les fleurs, enchaînée au rivage.

Ils verront sans regret s'envoler tour à tour
Leurs songes, plus légers que le vol d'une abeille;
Ils seront toujours beaux comme le point du jour.

La tendresse en leurs cœurs sera toujours pareille;
Sans se lasser jamais, leurs baisers chanteront,
Comme un nid dans les bois, que le matin réveille.

Ils iront côte à côte, une lueur au front,
Et, les soleils couchés, quand finira le monde,
Une dernière fois leurs lèvres se joindront.

Je ne plains pas Merlin, prisonnier de sa blonde !

# Isoline



# *ISOLINE*

## I

Isoline, à la fenêtre,
Regarde la mer couler.
— « Oh ! je voudrais m'envoler,
Comme un aiglon, loin du maître,

« Enfoncer mon éperon
Dans les flancs du vent qui passe,
Tourbillonner dans l'espace,
Comme un feu de bûcheron,

« Au jour nouveau près d'éclore,
Jeter ma vie et mon sang,
M'abîmer en frémissant
Dans l'eau fraîche de l'aurore !

« Mon cœur est épouvanté
Du temps qui me reste à vivre;
J'attends l'amour qui délivre.
J'ai soif de la liberté ! »

II

Chut ! Est-ce un rêve ?
Un très doux chant
Dans le couchant
Tremble et s'élève.

L'étrange voix,
Pleine de larmes !
Qu'elle a de charmes
Au fond des bois !

Par la nuit folle,
Au firmament,
Divinement
Elle s'envole,

Et dans le cœur
Qui s'émerveille,
Soudain éveille
L'amour vainqueur,

L'amour qui gronde,
Pleure et sourit,
Par qui fleurit
L'âme du monde.

Le ciel est clair,
La nuit rougeoie.
Un vent de joie
Court sur la mer.

A mille lieues,
Voyez grandir
Et rebondir
Les vagues bleues.

Voyez, voyez
Comme elles jouent
Et puis secouent
Leurs crins mouillés.

Sur le prestige
De leur beauté,
Une clarté
Passe et voltige.

Leurs seins menus
S'épanouissent,
Des perles glissent
Sur leurs bras nus

Gloire éternelle
Au vert printemps !
Hourrah ! J'entends
Sa ritournelle.

Au gai refrain
De la folie,
Le monde oublie
Ses vieux chagrins.

Bientôt Dieu même
Apparaîtra,
Hourrah ! hourrah !
Pourvu qu'on aime.

III

Isoline a senti son cœur se courroucer.
Adieu la vie esclave au château des Ténèbres !
Elle va lentement par les salles funèbres,
Et les portraits d'aïeux la regardent passer.

Isoline descend l'escalier de la dune ;
Isoline se penche et rêve sur les flots.
Une flamme d'orage avive ses yeux clos,
Et son vague sourire est tout fleuri de lune.

L'eau berce, en bruissant, son visage qui luit;
Ses cheveux dénoués s'envolent dans la brise.
Pareille au faon sauvage, elle écoute, surprise,
La douce voix qui tremble et se meurt dans la nuit.

Et la voix se rapproche et se fait plus câline.
— « O reine au corps plus frais que le jardin des cieux,
Le rossignol chanteur a reconnu tes yeux;
Il ne veut plus quitter le jardin d'Isoline.

« J'arrive, pour te voir, du royaume des fleurs,
Et mon bouquet magique est trempé de rosée;
Je viens à sa prison ravir mon épousée,
L'aurore est devant moi qui porte mes couleurs.

« Tourterelle dorée, amoureuse colombe,
N'as-tu pas dans les fers assez longtemps gémi ?
Ton cœur va-t-il rester à jamais endormi ?
Ne lèvera-t-il pas la pierre de sa tombe ?

« O ma belle de nuit, n'attends-tu pas le jour ?
Ces lâches t'ont murée ici toute vivante.
Quand donc briseras-tu le joug qui t'épouvante,
Pour tomber dans les bras de l'éternel amour ?

« Ecoute tressaillir la parole enchantée
Qui délivre les cœurs et commande au destin;
Écoute frissonner la chanson du matin.
Surgis en plein azur, belle ressuscitée. »

Isoline s'étonne et, tout à coup, voici
Qu'un jeune homme divin s'est dressé devant elle.
Il baise éperdument sa robe de dentelle.
— « O ma reine, ô ma vie, ô mon trésor, merci !

« Merci de ta beauté, merci d'être venue.
Du jour où j'ai vécu, je t'ai donné ma foi.
Je t'attendais. Mon âme errait autour de toi.
Tu n'as fait qu'apparaître, et je t'ai reconnue. »

— « Le baron, mon époux... » — « Ton époux, le voilà.
C'est toi, vois-tu, c'est toi qui m'étais destinée.
Au livre de l'amour j'ai lu notre hyménée.
Si je n'ai pas ton cœur, c'est qu'on me le vola.

« Viens; je t'emporterai dans un pan de ma mante,
Sous la lune de mai, comme un enfant qui dort.
Viens; nous chevaucherons la cavale aux crins d'or.
La nuit sera splendide et tu seras aimante.

« Au pays du soleil, sous le ciel embrasé,
Il est un paradis radieux qu'on ignore,
Où ne frémit au vent de l'immortelle aurore
Que l'aile délicate et folle du baiser.

« Dès que l'aube a posé son pied sur les collines,
Mille roses de mai tombent de son manteau.
Mes pages vont t'ouvrir les portes du château;
Viens, partons pour le rêve, au son des mandolines. »

Le jeune homme se lève. On dirait qu'un brasier
Flambe au fond de ses yeux, noirs comme le mystère.
Son ombre de géant couvre un arpent de terre
Et sa bouche a fleuri comme un jeune rosier.

— « O reine, devant moi courbe ta tête altière,
Viens, j'ai trop attendu ; viens, c'est toi que je veux. »
Isoline se pâme à son tour ! Ses cheveux,
Comme une robe d'or, la couvrent tout entière.

Isoline se pâme. Elle boit l'étranger.
L'amour terrible en elle a déjà pris racine.
Pareille au rossignol que le serpent fascine,
Elle n'a même plus la force de bouger.

— « Un charme est sur tes yeux qui me force à te suivre.
Mon cœur est dans ta main comme un oiseau blessé.
Qui donc es-tu, réponds, toi qui l'as ramassé ?
Ce n'est qu'en te voyant que je commence à vivre. »

— « Rassure-toi. Vos gens me traitent de bandit.
Mais ne suis-je pas fils de roi, puisque tu m'aimes ?
Mon père est souverain de toutes les Bohêmes ;
Je n'ai qu'à faire un signe et le monde obéit.

« Le monde radieux ou sombre est mon ouvrage.
J'ai dérobé les fruits de l'arbre défendu.
Le piège de la nuit, c'est moi qui l'ai tendu,
C'est moi qu'on entend rire au milieu de l'orage. »

Isoline se pend au cou du réprouvé.
Ainsi que deux ramiers dont les chants se répondent
Ils sont unis. Leurs voix, leurs souffles se confondent.
Voici l'instant divin qu'elle avait tant rêvé.

Isoline a goûté la bouche qui l'enchante.
Tout son corps s'abandonne aux lèvres de l'amant.
Son cœur s'en va, s'en va délicieusement
Comme, au milieu des fleurs, la rivière qui chante.

Il a vaincu, le fier et libre adolescent.
Ivre de joie, il jette au ciel un cri sauvage.
Comme lui sans mesure et vierges de servage,
La mer, les champs, les bois ont reconnu leur sang.

## IV

Allons, belle fille,
Charmer l'Orient;
Partons, en riant,
Sur la mer qui brille.

De l'ombre émergeant,
Gracieuse et claire,
La nuit, pour te plaire,
S'habille en argent.

Le vent se mutine
Et veut t'emporter ;
Écoute chanter
Sur la brigantine.

La coque est d'or pur,
Les vergues d'ébène ;
Au mât de misaine
La voile est d'azur.

Glisse, ma couleuvre,
Au milieu des flots,
Tous les matelots
Sont à la manœuvre.

Adieu la prison
Du corps et de l'âme.
Vois donc quelle flamme
A notre horizon !

Adieu les mensonges
Qui nous font mourir.
Vois d'ici fleurir
Le pays des songes.

Nous embarquerons
Pour les îles roses ;
Nous aurons des roses
A nos avirons.

Sur la mer hautaine
La nef dansera,
Et l'amour sera
Notre capitaine !

V

— « Et hop, et hop, mon bon cheval,
Plus vite encor, plus vite encore.
L'air a fraîchi, le ciel se dore,
Franchis les monts, saute le val.

« En son lit blanc mon Isoline,
Depuis hier, m'appelle en vain.
Elle rêve. Son corps divin
S'est perdu dans la mousseline.

« Elle est pure comme le feu,
Elle est noble comme la reine.
Trente servants portent sa traîne
Quand elle s'en va prier Dieu.

« Trente filles sont occupées
Rien qu'à peigner ses cheveux d'or.
Elle a la clef de mon trésor,
Et la garde de mes épées.

« Pourquoi donc cet air de souci,
Et dans ses yeux tant de colère?
Quand je m'ébaudis pour lui plaire,
Qu'a-t-elle donc à rire ainsi? »

A son cheval qu'il éperonne
Ainsi parle le vieux baron.
Tout blanc, c'est encore un luron.
Il ne pense qu'à sa baronne.

Et hop, et hop, voici le jour.
Partout du rose; une merveille!
— « Va devant, page, et qu'on éveille
Isoline, la fleur d'amour.

« Je veux la voir. Gens de sa suite,
Qu'avez-vous tous? Éveillez-la. »
— « Hélas! seigneur! » — « Eh bien? » — « Voilà.
Notre maîtresse a pris la fuite.

« Elle est sur le vaisseau doré
Avec le prince de Bohême. »
— « Gueux, vous mentez. Celle que j'aime
Ne m'aurait pas déshonoré.

« Isoline est de noble souche.
Qu'on l'aille prendre. Elle m'attend. »
— « Hélas, maître! — « Eh bien? » — « En partant,
Tous deux se baisaient sur la bouche.

« Leurs gens battaient du tambourin,
Leurs drapeaux flottaient dans la nue.
Elle riait, à demi nue,
Entre les bras du malandrin. »

Ah! le vieux baron, comme il jure!
On voit luire ses yeux ardents
Il bat des pieds, grince des dents.
— « Ai-je vécu pour cette injure?

« Mon Dieu, la honte est sous mon toit;
Ma vieille gloire est dans la boue.
C'est comme un soufflet sur ma joue.
Chacun va me montrer au doigt.

« Prostituée, infâme, infâme!
A-t-elle un jour manqué de rien?
J'étais à ses pieds comme un chien.
Lui fallait-il m'arracher l'âme?

« Pour lui faire un peu de bonheur
J'aurais conquis toute la terre.
Seigneur, ma femme est adultère,
Elle a craché sur mon honneur.

« J'aurais dû dans la chambre haute
Nuit et jour la cadenasser.
Je ne pensais qu'à l'embrasser.
Ah! je l'aimais trop. C'est ma faute. »

Le vieux baron monte à la tour
D'où si souvent la châtelaine
Contempla la mer et la plaine
Avec le soleil à l'entour.

Il a, d'une main toujours sûre,
Brisé les meubles précieux
Qu'aimaient à regarder ses yeux,
Ses yeux où flambe la luxure.

Il met en pièces le grand lit
Tiède encor de leur hyménée,
Où, depuis l'heureuse journée,
Tant d'amour est enseveli.

Le miroir qui l'a reflétée,
Il l'écrase sous ses talons,
Le miroir où ses cheveux blonds
Faisaient une brume enchantée.

— « Au vent, oiseaux de paradis,
Au vent, joyaux de l'infidèle,
Au vent, vous tous qui parlez d'elle,
Au vent, au vent! Je vous maudis!

« Qu'on apporte l'or et la soie,
Complices de sa trahison,
Son livre d'heures, son blason,
J'en veux faire un grand feu de joie!

« Puisque son cœur s'est parjuré,
Je veux qu'en ce monde elle souffre,
En attendant la mer de soufre
Où le pécheur est torturé.

« Mon cœur, à moi, n'a plus de larmes.
Elle me croit anéanti.
Non, non. A moi tout mon parti.
Vaillants reîtres, bons hommes d'armes ;

« Vous qui m'avez suivi, blessés,
Hâves, sanglants, dans la bataille,
Soldats de fer que rien n'entaille,
Sortez de l'ombre, apparaissez !

« Accourez tous, joyeuse foule,
Vous dont l'épée aime à fleurir.
Hourrah ! La chasse va s'ouvrir !
Flairez, limiers, le sang qui coule. »

Et voilà les drapeaux au vent.
Toute une armée est sur la grève.
Le clairon sonne ; un cri s'élève :
— « A vos ordres, maître. En avant ! »

VI

Quand l'aube jette aux monts sa lumière nacrée
Dont un reste de lune argente la pâleur,
Regardez-vous sortir, comme une tendre fleur,
L'île de pourpre et d'or de la mer azurée ?

Aux divines clartés du ciel oriental,
Avez-vous reconnu la jeunesse du monde ?
Voyez-vous cette femme, adorablement blonde,
Qui se penche au balcon du palais de cristal ?

C'est Isoline, c'est la pâle enchanteresse
Dont les doigts allongés portent le faucon blanc.
A ses pieds est couché le maître étincelant.
Il écoute chanter le cœur de sa maîtresse.

Il regarde, en riant, voler ses cheveux blonds,
Trembler ses jeunes seins qu'emperle la rosée,
Et d'un reflet d'amour tout emparadisée,
L'île heureuse s'éveille au son des violons.

Au bercail est rentré le troupeau des étoiles.
Le soleil qui se lève illumine les eaux.
Comme une lande rose où passe un vol d'oiseaux,
La mer, en un moment, s'est couverte de voiles.

La rivière qui jase autour du bois fleuri,
Se trouble. Elle a senti l'esprit de la tempête.
Les roses dolemment ont incliné leur tête;
L'horizon radieux et doux s'est assombri.

On entend des appels guerriers, des cris de rage,
Des blasphèmes mêlés au cliquetis du fer.
La flotte se rapproche et sillonne la mer.
L'île toute entière a frémi. Voici l'orage.

C'est fait. Le vieux baron est maître du château.
Dès qu'il voit Isoline, il lui saute à la gorge.
— « Je t'ai donc retrouvée à la fin ! Par Saint George,
Tu n'imaginais pas me revoir de sitôt.

« Belle trouvaille, ah ! oui, parlons-en ! Quelle flamme !
Un être vil, un gueux, que la potence attend.
Comment as-tu traité l'homme qui t'aimait tant ?
Réponds, fille de chien, qu'as-tu fait de mon âme ?

« Puissance, honneur, argent, je t'avais tout donné ;
A toi mes champs, mes bois, mes vignes et mes granges.
Je te croyais pareille à la reine des anges,
Et ton cœur est plus noir que celui d'un damné. »

Isoline grandit. Elle est cent fois plus belle
Qu'au temps où l'univers éperdu l'adorait.
On dirait un sapin géant dans la forêt,
Elle a les yeux flambants de l'archange rebelle.

— « Baron, tes champs, tes prés, tes vignes et tes bois,
Je n'en veux rien savoir, je les crache à ta face.
Je ne puis être à toi, vois-tu, quoi que je fasse.
Il me vient un dégoût dès que je t'aperçois.

« Ta barbe et tes cheveux me donnent la nausée.
Comment as-tu donc pu croire que je t'aimais !
Tes caresses de vieux m'ont souillée à jamais.
Du jour où je t'ai plu, je me suis méprisée.

« Mon maître, le voilà. Regarde : à demi-nu,
Sanglant, inanimé, c'est encor lui ma vie.
Jusque dans sa misère il doit te faire envie,
Et je peux bien mourir puisque je l'ai connu.

« Hélas ! Il est à bas, le chêne de Bohême.
L'aventurier superbe a fermé ses beaux yeux.
En vain il a lutté, tout seul, en furieux ;
La mort qu'il insultait l'a terrassé quand même.

« En vain trente des tiens, parmi les plus hardis,
Sont tombés sous l'éclair joyeux de son épée !
Il ne voit pas les pleurs dont sa joue est trempée,
Il n'entend plus la voix qui l'éveillait jadis ! »

— « Femme, tais-toi, tais-toi. Plus de colère. Écoute :
Je ne puis oublier ta cruelle beauté.
Peut-être as-tu péché contre ta volonté.
Qui t'a volé le cœur ? C'est le diable sans doute.

« Mais la bête est râlante et mort est son venin.
Lave-toi, cœur impur, pour que Dieu te pardonne.
Laisse couler ta honte aux pieds de la madone,
Au couvent de Saint-Jean va te rendre nonnain. »

— « Au couvent ! mais quel ciel vaudra jamais le nôtre?
Non, non, je veux mourir avec mon cœur païen.
J'ai bu l'amour à flots ; je ne regrette rien.
J'ai vu le paradis ; je n'en connais pas d'autre. »

— « Arrête, malheureuse, arrête, Dieu t'entend. »
— « Que m'importe ? Est-ce à lui que je me suis donnée?
J'ai moi-même cueilli la rose empoisonnée ;
J'ai creusé de mes mains la fosse qui m'attend.

« A l'horizon sanglant notre soleil se couche.
Adieu la douce main qui m'enlevait au ciel,
Adieu la manne d'or et le gâteau de miel
Qui tant de fois, au lit, m'ont parfumé la bouche.

« Tu triomphes, baron, tu crois avoir vaincu ;
Tu ris, vieillard, de ma faiblesse. Elle te brave,
J'ai régné. Voudrais-tu me traiter en esclave ?
Puisque l'amour est mort j'ai bien assez vécu.

« Je ne me repens pas. Si j'ai péché, mon crime
M'est plus cher que jamais et je hais le bourreau.
Pourquoi donc remets-tu ton épée au fourreau ?
Compte bien. Il te manque au moins une victime.

« Égorger une femme, eh! c'est digne de toi.
As-tu peur? Joins-moi vite au maître que j'adore;
Vois, je l'aime toujours. Vois, je l'embrasse encore.
Il faut qu'au pays noir je parte avec mon roi. »

— « Ainsi, tu ne veux pas de ma miséricorde? »
— « Non, scélérat, non, non; de toi je ne veux rien. »
Le baron réfléchit. Tout son corps tremble.— « Eh bien!
Puisqu'il en est ainsi, qu'on apprête la corde! »

Douze hommes tout d'abord ont pris le vagabond.
On le larde, on l'assomme, on le crible de boue.
Puis son corps pantelant, accroché sur la roue,
Tourne sans fin et tourne encor. Mais à quoi bon?

Il a depuis longtemps rendu son âme au diable.
C'est maintenant au tour d'Isoline à mourir.
Qui peut la voir si jeune et ne pas s'attendrir?
Le baron se détourne. Il est impitoyable.

Trois goujats ont lié ce corps délicieux,
Chair en fleur que l'amour a si souvent baisée.
Trois goujats ont meurtri cette gorge rosée
Qui donnait à la bouche un avant-goût des cieux.

Ils ont broyé ces doigts qui tenaient l'églantine,
Tordu ces cheveux faits d'un rayon de soleil,
Souffleté ce visage adorable, pareil
A l'aurore de mai sur la mer argentine.

Le baron dans son cœur en est tout réjoui.
Isoline a senti la mort planer sur elle.
Sa beauté tout à coup devient surnaturelle,
Nul ne peut l'approcher sans en être ébloui.

Elle est femme après tout. Sa vie aventureuse
Chevauche à l'horizon et la fait tressaillir.
Elle est femme. Elle semble un instant défaillir;
Il lui vient un regret de sa jeunesse heureuse.

Elle revoit le vieux château de ses parents.
Sa mère, au grand soleil, file sur la terrasse;
Son père aux cheveux blancs arrive de la chasse,
Sur son cheval tranquille, entre ses chiens courants.

Une larme, une seule, étoile sa paupière.
Les vieux vivent toujours et vont prendre le deuil.
Mais ce n'est qu'un moment. Elle frémit d'orgueil
Et de nouveau son cœur est froid comme la pierre.

— « Voyons, te repens-tu? » crie encor le baron.
— « Me repentir? Jamais. » — « Eh bien, qu'on en finisse.
C'est toi qui l'as voulu; je te livre au supplice. »
Il tremble. Sa voix rauque expire en un juron.

Oiseaux de l'île rose, oiseaux, faites silence;
Pleurez, folâtres fleurs de l'île de beauté!
Vous ne reverrez plus le cortège enchanté;
Isoline au plus haut d'un chêne se balance.

Elle n'a pas souffert, dit-on. L'horrible mort,
Craintive, a respecté cette forme charmante.
C'était l'oiseau qui prend son vol dans la tourmente.
Elle est quitte à présent, elle a touché le port.

Devant elle le flot épais des hommes d'armes
Roule, clairons en tête et drapeaux dans le vent.
Ah ! pareil défilé ne se vit pas souvent.
Bien dur serait celui qui retiendrait ses larmes.

Le vieux baron, muet, s'est assis à l'écart,
Et le front dans ses mains, pleure à la dérobée.
Après le châtiment sa fureur est tombée.
Il voudrait pardonner maintenant. C'est trop tard.

Il regarde, navré, pendre à la verte branche
Ce corps divin qui l'a jadis ensorcelé.
Il a pleuré trois jours son bonheur écroulé,
Il a pleuré trois nuits son Isoline blanche.

## VII

Frémissante encor
De sa chevauchée,
Sous terre est couchée
La belle aux yeux d'or.

L'univers l'oublie
En son froid linceul;
Le vent berce, seul,
Sa mélancolie.

Près des flots chantants
La belle repose,
Et pas une rose
Ne manque au printemps.

De papillons jaunes
Les prés sont couverts;
Les chênes sont verts
Ainsi que les aulnes.

C'est du même feu
Que le soir se dore;
Les yeux de l'aurore
Ont le même bleu.

Toujours solitaire
En son lit étroit,
Isoline a froid
Sous la froide terre.

O doux écoliers,
Fillettes bien aises,
Qui cachez des fraises
Dans vos tabliers,

Blondes printanières,
Maîtres enjôleurs
Qui portez des fleurs
A vos boutonnières,

L'amour, en passant,
Vous prend dans sa ronde;
Allez, par le monde,
En vous embrassant.

La libre nature
Entend qu'on soit gai.
En avant, ô gué,
La bonne aventure.

Écoutez courir
Le sang dans vos veines;
Comme les verveines,
Laissez-vous fleurir.

Mais quand vient l'extase,
Pensez, en vos jeux,
Aux cœurs orageux
Que le ciel écrase.

Quand le point du jour
Fleurit la colline,
Songez qu'Isoline
Est morte d'amour!





# Les Sauvageons



## LES SAUVAGEONS

Ce sont trois vieilles sœurs, trois vénérables fées.
D'antiques nénuphars grotesquement coiffées,
En tuniques d'argent, hélas! pleines de trous,
Elles hantent encor la forêt de Jailloux.
Lorsque le vent du soir pleure comme une harpe,
D'aucuns ont aperçu le bout de leur écharpe,
Et c'est avec leurs yeux, doucement étonnés,
Leurs yeux naïfs, pareils à ceux des nouveau-nés,
Tout ce qu'on entrevoit des féeriques royaumes.
Elles ont cousiné jadis avec les gnomes;
Elles datent du temps où l'on dansait en rond,
Daus la clairière, autour du petit Obéron,
Où Miranda montrait, aux cloches de matines,
Son gracieux visage entre les églantines,
Où Merlin l'enchanteur, las d'avoir tant lutté,
Par l'amour à la fin s'endormait enchanté.
Le bois est leur asile… Elles n'en sortent guère,
Car l'homme, toujours lâche et fou, leur fait la guerre,

Et le maître, au doux front couronné de jasmin,
Le maître n'est plus là pour leur tendre la main.
On dit que leurs regards souilleraient l'innocence,
Que le diable autrefois leur a donné naissance,
Près de la mer qui brille, au pays des ajoncs,
Et tous les gens d'ici les nomment Sauvageons.

Tant que le dur soleil illumine la terre,
Elles restent ainsi dans ce bois solitaire,
Le front dans les genoux, n'osant même parler,
Comme la mère en deuil qu'on ne peut consoler.
Mais quand la nuit aux calmes yeux, la nuit clémente,
Sur les collines d'or jette un pan de sa mante
Et berce doucement l'univers endormi,
A cette heure où déjà se mêlent à demi
La rivière et les bois, les prés et les fontaines,
Dans cette paix auguste où des formes lointaines
Semblent en s'effleurant échanger un secret,
Quelle sérénité tombe de la forêt !
Comme elle se fait douce et tendre et maternelle !
Est-ce l'esprit des morts qui ressuscite en elle ?
A-t-elle reconnu celui qui doit venir ?
On dirait un tombeau qui garde un souvenir,
Et les trois vieilles sœurs savent bien la comprendre.
Elle aime à les revoir, se plaît à les entendre.
Son rêve est immuable et beau comme le leur.

Frôlant une broussaille, effeuillant une fleur,
Elles vont, elles vont, pauvres petites fées.
Le vent court à travers leurs robes dégrafées

Et sur leurs cous ridés mêle leurs cheveux blancs.
Elles vont, elles vont toujours. Leurs bras tremblants
Dans la nuit qui s'effare ont des battements d'ailes.
Leurs jambes en fuseaux, ridiculement grêles,
Ont peine à se tenir, en dépit des bâtons...
Leurs nez crochus d'oiseaux picorent leurs mentons,
Leur tête branle ainsi que leurs mains maigrelettes
Et leurs os font du bruit comme ceux des squelettes.
Elles vont. Les chevreuils sortent de leurs abris
Et, pour les voir passer, ouvrent des yeux surpris.
L'écureuil les regarde et fait une culbute,
Le crapaud les salue avec un air de flûte,
Et les chauves-souris aux ailes de velours
Les frôlent lourdement. Elles marchent toujours,
Écoutant le passé divin qui les appelle.
La forêt, n'est-ce pas la suprême chapelle
Ou gît encore au bas de l'autel renversé
Le Dieu mystique et beau qu'on n'a pas remplacé?
Les trois sœurs voient partout sa radieuse image,
Et, complice, la brise accueille leur hommage.
Voici le carrefour où tourna tant de fois
La ronde des ondins et des dames des bois.
Que de perles alors au cou de la nuit brune !
Quel chapelet d'éclats de rire au clair de lune !
Comme tous les échos étaient enamourés !
Ainsi qu'un fol essaim de papillons dorés,
Passaient et repassaient dans la lumière bleue
Les pourpoints de satin et les robes à queue.
La viole d'amour, mêlée aux violons,
Disait l'éclat tendre et charmant des cheveux blonds,

Les yeux de violette où resplendit l'aurore,
Les bouches de vingt ans que le baiser colore.
Et tout à coup la douce voix s'alanguissait.
Beau comme le soleil d'Avril, apparaissait
Celui dont le sourire ensorcelle le monde,
Le jeune homme qui tient la Rose. Oh! quelle ronde!
Comme elle déroulait ses anneaux gracieux!
Quelle musique folle éclatait sous les cieux.
Comme on s'aimait! Les fleurs étaient surnaturelles.
Et dans l'azur profond volaient des tourterelles.
Hélas! Le vent du Nord a soufflé méchamment.
Un jour a dissipé l'antique enchantement;
Demoiselles des bois, sylphes, lutins et gnomes
Sont partis de concert au pays des fantômes
Et le cercle magique est près de s'effacer.
Les vieilles sœurs pourtant voudraient encor danser.
Soulevant tour à tour leurs tuniques fanées
Où s'effeuille un bouquet de roses surannées,
Elles vont murmurant une espèce de chant,
Et c'est tout à la fois ridicule et touchant.
Elles ont oublié les syllabes de joie
Qui font en plein hiver que le printemps verdoie.
Et cependant, voyez: A la pâle clarté
De la nuit, leur visage a repris sa beauté.
Voyez: ce ne sont plus déjà les béquillardes
Sur qui s'apitoyaient les louves et les hardes.
Elles ont redressé leur dos endolori
Et leur bouche maussade a presque refleuri.
L'esprit consolateur a détaché leurs chaînes.
L'âme de la forêt, l'âme antique des chênes

A passé dans leur âme et la fait tressaillir
Comme le gui sacré qu'un prêtre va cueillir.
Celle qu'on appelait jadis la sœur aînée,
La plus grave des trois et la plus obstinée,
Celle qui conduisait, en des temps plus heureux,
La ronde merveilleuse autour des chemins creux,
S'est tout à coup dressée au bord de la clairière,
Et la nuit en silence écoute sa prière,
La nuit, qui reconnaît la voix de son enfant
Et ne se courbe pas sous l'homme triomphant :

— « Filles du vieux Bélen, quelles métamorphoses
Depuis le jour sacré qui reçut nos aveux,
Lorsque nous regardions, des lys dans nos cheveux,
L'aurore se lever sur les campagnes roses !

« Le ciel nous souriait comme un père indulgent.
L'univers nu riait en sa beauté sans voiles,
Et nous aimions à voir du réseau des étoiles
Sortir la lune blonde et le soleil d'argent.

« Quelle fleur de gaieté ! La terre adolescente
Offrait ses jeunes seins à tous, sans se lasser.
L'amour, comme un enfant, se laissait caresser,
La vie était sans tache et la mort innocente.

« Des hommes sont venus, stupides et méchants,
Dont l'haleine glacée a soufflé notre joie.
Ils ont dit : « Fais silence » à l'aube qui flamboie,
Ils ont voilé de noir la pourpre des couchants.

« Et maintenant le monde a peur de la lumière.
L'azur délicieux ne saurait l'enchanter.
Il n'ose plus sourire et n'ose plus chanter ;
La seule fleur qu'il aime est la rose trémière.

« L'homme a tout désappris des rites vénérés.
Son corps lui fait horreur, son âme l'épouvante.
Adieu, la source vive et claire. Il vente, il vente,
Il vente sans relâche aux bois désespérés ! » —

Tandis que la nuit douce apaise ses murmures
Et que le vent s'endort au milieu des ramures,
Ainsi parle la fée indomptable, et sa voix
S'éparpille en échos douloureux dans le bois.
Avec sa face morne et sa haute stature,
Elle semble évoquer l'immortelle nature ;
La rigide forêt la regarde en pleurant.
Une brise a soufflé sur le monde expirant.
Et voici qu'en rêvant, la clairière soupire
Et que les fleurs au loin s'efforcent de sourire.
La plus jeune des sœurs s'est levée à son tour.
Au fond de ses yeux passe une image d'amour,
Une image tremblante et qui se décolore.
En vain tout la délaisse. Elle revoit encore
Le jeune homme idéal qui l'avait su toucher,
Et son cœur attendri ne s'en peut détacher :

— « O face rieuse,
Divin oiseleur
Aux beaux yeux couleur

De la scabieuse,
Chasseur ingénu,
Qu'es-tu devenu ?

« Dès que je m'éveille,
Tes paroles d'or
Comme un son de cor
Frappent mon oreille.
Oiseau du printemps,
C'est toi que j'entends.

« La pierre des fées
Vire lentement.
Un bruissement
De voix étouffées,
Et je t'aperçois,
Pervenche des bois.

« Alouette franche,
Au ciel prends ton vol ;
Chante, rossignol,
Sur la verte branche,
Que mon bien-aimé
En soit consumé.

« Marguerites folles,
Voici mon époux ;
Vite effeuillez-vous,
Et que vos corolles

Volent sur les jeux
Du maître joyeux.

« Je veux qu'il repose
Jusqu'au matin bleu
Sur ma couche en feu,
Mes lèvres de rose,
Sans que mon baiser
Puisse s'épuiser...

« Ah ! toujours l'attendre
Au bord de l'étang !
Pourquoi tarder tant,
O mon amour tendre ?
As-tu déserté
Le cercle enchanté ?

« L'amandier que l'âge
N'a point trop pâli,
L'amandier joli,
L'amandier sauvage,
Voudrait refleurir
Avant de mourir ! » —

Elle a fini. Ses pleurs, comme une fraîche ondée,
Inondent lentement sa figure ridée.
A voir son désespoir, qui ne s'attendrirait ?
Les oiseaux bigarrés qui peuplent la forêt
Se sont tous éveillés pour lui rendre courage.
Le torrent dont le bruit est pareil à l'orage

Murmure à petits coups comme un ruisseau des champs.
Il semble qu'on entende au loin de vagues chants.
Au plus épais du bois, dans les hautes fougères,
Passent, en soupirant, mille formes légères.
C'est partout comme un tendre et lent susurrement;
Mais la troisième sœur se lève brusquement :
Tout son geste menace et sa voix irritée
Retentit sourdement dans cette nuit hantée :

— « Hélas ! Il est mort, ils l'ont égorgé !
L'enfant radieux, l'enfant de notre âme,
Et son doux esprit ressemble à la flamme
Qui plane au-dessus d'un bourg saccagé !

« Plus de lâches cris, de vaines prières.
Que sert d'appeler de nos bras tremblants ?
Il ne viendra plus, avec ses chiens blancs,
Boire à l'eau qui dort au fond des clairières.

« Le front couronné de volubilis,
Il ne viendra plus, comme un faon sauvage,
A l'eau des torrents baigner son visage,
Beau comme une rose au milieu des lys.

« L'homme vil a peur de la poésie,
Le hibou s'effare au lever du jour;
Ils l'ont égorgé, l'enfant de l'amour,
Son rire insultait leur hypocrisie.

« O maître des cœurs, frêle adolescent
Qui faisais rêver la forêt superbe,
Ton corps adorable est couché sur l'herbe
Et tes cheveux d'or traînent dans le sang.

« Tes beaux cheveux, blonds comme une saulaie,
Un matin d'avril, dans les prés fleuris,
Tes cheveux d'amour, les voilà flétris.
Comme ils t'ont fait mal! montre-moi ta plaie,

« Montre ton front pâle et ton cœur charmant,
Tes yeux sans regard, ta bouche entr'ouverte;
O gentil seigneur de la combe verte,
Dormiras-tu donc éternellement?

« Quand le jour s'apaise et que la nuit tombe
Entre les bouleaux du bois endormi,
Ne verrons-nous plus se perdre à demi
Ta forme légère, ô blanche colombe?

« Chut!... Là-bas, là-bas, dans cette clarté
Qui baigne les pieds de la forêt brune,
Comme un rossignol dans un rais de lune,
Chante doucement le cor enchanté.

« Est-ce toi qui viens, prince du mystère,
En son abandon parler au cœur las?
Est-ce toi qui viens, branche de lilas,
De son lourd sommeil éveiller la terre?

« Ah ! tout nous accable, et nous languissons
Loin du clair soleil et de la rosée.
Nos cœurs ont à tous servi de risée ;
Le temps est fini des belles chansons.

« Ne diras-tu pas le mot qui délivre ?
Ainsi qu'autrefois, parle en souriant ;
De tes flèches d'or crible l'Orient,
Fais qu'on aime encore et qu'on puisse vivre ! »

Les trois sœurs maintenant chantent à l'unisson.
Dans la forêt, où passe un magique frisson,
On dirait qu'un oiseau vole de branche en branche,
Et voici que la jeune Lune, en robe blanche,
Paraît, cueillant les lys du céleste jardin.
Elle semble, en passant, faire un signe. Et soudain
La nuit se fait plus douce encor, plus caressante.
Le monde, comme aux jours de sa grâce naissante,
S'épanouit sans crainte et redevient heureux.
Les arbres enchantés, qui murmurent entre eux,
S'éveillent à la fin du sommeil séculaire ;
Le vent a pour toujours oublié sa colère.
Voyez, voyez : Là-bas, dans le ciel incertain,
Qui donc surgit parmi les roses du matin ?
C'est lui, le précurseur de l'éternelle aurore,
Lui qui dit au printemps silencieux d'éclore,
Qui fait que l'oiseau chante et qu'embaume la fleur,
Lui, le chasseur divin, l'immortel oiseleur

Dont l'arc épouvantait les bêtes de mensonge,
Le jeune homme adorable, aux yeux couleur de songe,
Qui souffle son ardeur dans les vents embrasés
Et sème à pleines mains l'amour et les baisers!



# Quelques chansons



# QUELQUES CHANSONS

## I

Le printemps, couronné de folles marjolaines,
Sur la pointe des monts a mis son pied léger;
Une flûte à la main, comme un jeune berger,
Du pays de l'azur il descend vers les plaines.

Quelque musique flotte à l'horizon lointain,
Pareille à l'oiseau bleu qui jamais ne se pose,
Et la colline d'or se perd dans le ciel rose
Comme un rêve d'amour dans la paix du matin.

Douce forêt, profonde et mystique chapelle,
Ouvre ton porche vert à qui vient en ami;
C'est l'heure tendre; éveille-toi, bel endormi,
Éveille-toi, mon cœur, au désir qui t'appelle.

## II

C'est le mois des mois.
Les rosiers boutonnent ;
Voici que fleuronnent
Les arbres des bois.

L'épine vinette
Commence à pousser ;
On va voir danser
La bergeronnette.

Les ruisseaux chantants
De pourpre se teignent ;
Des saules y baignent
Leurs cheveux flottants.

Dites-moi, Rosette,
Pourquoi riez-vous ?
Que vos yeux sont doux,
Ma folle amusette !

J'entends un oiseau
Perché sur ce hêtre ;
Je vois apparaître
Une fleur dans l'eau.

Ah ! ah ! la pervenche,
Qui la cueillera ?
Qui l'attrapera,
L'oiseau sur la branche ?...

## III

Dans une rose
Au cœur mouillé
S'est éveillé
Le matin rose,

Le vert matin
Qui fait tapage,
Effronté page,
Tout en satin.

Quelle jonchée
De roses d'or
Sous l'aube encor
Un peu fâchée.

Le bois riant
Est dans la brume ;
Tout le ciel fume
A l'Orient,

Et l'alouette
Vient de chanter ;
J'entends monter
Sa voix fluette.

Volez autour
Des marguerites,
O mes petites
Chansons d'amour ;

Parmi la mousse,
Au long des blés,
Allez, allez
Trouver ma douce,

Et murmurez
A son oreille :
« Mignonne, éveille
Tes yeux dorés,

« Tes yeux, ta bouche,
Brin de lilas,
Ton cœur, hélas !
Toujours farouche.

« Oh ! montre-toi,
La beauté même !
Celui qui t'aime
Est en émoi.

« Lève-toi, reine
Du monde heureux;
Ton amoureux
Est dans la peine.

« Il ne veut rien
Que ton sourire;
Il ne sait dire
« Qu'un nom, le tien.

Que ta voix tendre
S'élève au loin,
Il n'a besoin
Que de l'entendre.

« Il t'aime, et vois,
Pleine de grâce,
L'aurore passe
Entre tes doigts. »

## IV

C'est l'heure chantante.
La terre a souri;
Un frisson d'attente
Passe au bois fleuri.

Pervenche, anémone,
Égayez les prés;
Voici la mignonne
Aux sourcils dorés.

Joli vent, caresse
La pointe des houx;
Voici la maîtresse
Qu'on sert à genoux.

Buvez la rosée,
Lys et liseron;
Voici l'épousée,
La couronne au front.

*
* *

O belle si sage
Qu'on t'aime en tremblant,
Pique à ton corsage
Un papillon blanc.

Soulève ton voile,
Déesse ou lutin;
Flotte, belle étoile,
Au vent du matin.

Ta voix est plus douce,
Avec son babil,
Que l'eau sous la mousse,
Au printemps d'avril.

La plus fraîche rose,
Sous le firmament,
Ma mie, est éclose
En ton cœur aimant.

Comment prendre garde
Au soleil des cieux?
Le jour me regarde
A travers tes yeux.

## V

Belle aux longs cheveux,
Ma tourlourisette,
Belle aux longs cheveux,
C'est vous que je veux.

Belle aux tresses d'or,
Faites-moi risette,
Belle aux tresses d'or,
Souriez encor.

Robe de satin,
Souliers d'écarlate;
Robe de satin,
Couleur du matin.

Sur tous vos atours
Le soleil éclate,
Sur tous vos atours,
Fleur de mes amours.

Gloire à vos vingt ans,
Fleur de primevère;
Gloire à vos vingt ans,
Fleur de mon printemps!

A votre santé
Je vide mon verre;
A votre santé,
Fleur de mon été!

## VI

Puisque chacune
A son chacun,
Mon joli brun,
Je suis ta brune.

Puisque le jour
S'habille en rose,
Je suis ta rose,
O mon amour.

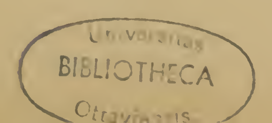
Vois, à l'orée
Du bois dormant,
Venir gaiement
L'aube dorée.

En plein rayon
Qui vole, vole ?
C'est l'aile folle
Du papillon.

Ah ! turlurette,
Que vois-je ici ?
C'est le souci
Et l'amourette.

Mon joli roi,
Je te désire ;
En un sourire
Embrasse-moi.

Doucement cueille,
Sous l'oranger,
Mon cœur léger
Comme la feuille.



## VII

Que je t'aime,
Joli berger,
Plus léger
Que l'amour même!

En tes yeux
Où le ciel passe,
Que de grâce,
Enfant joyeux!

Sur ta bouche
Oh! quelle fleur,
Enjôleur
Que rien ne touche!

Trop souvent
Ton cœur s'envole,
Plume folle,
Au gré du vent.

A chacune
Tu ris un brin,
Pèlerin
Du clair de lune.

Mais ce jeu
Nous plaît encore ;
On t'adore,
Et puis adieu.

Sur la branche
A l'abandon,
Cueille donc
La rose blanche.

## VIII

Marion s'est endormie,
A l'ombre d'un églantier.
— Apprends-moi le doux métier,
Marion, ma belle amie.

Le soleil est à l'entour
Qui lui caresse la joue.
— Montre-moi comment on joue,
Marion, le jeu d'amour.

D'un brin de muguet fleurie,
Sa chevelure est au vent.
— Marion, rends-moi savant
En l'art de folâtrerie.

Marion, c'est Nicolas
Qui voudrait bien, mais qui n'ose.
Marions-nous sous la rose,
Sous la rose et le lilas.

## IX

Chiffon, chiffonnette,
Lève, en souriant,
Ta blanche cornette
Et ton nez friand,
Chiffon, chiffonnette,
Ma jolie Annette.

Chiffon, chiffonnette,
Que de fleurs! Holà!
L'épine vinette
N'a pas ce teint-là,
Chiffon, chiffonnette
Ce teint de nonnette.

Chiffon, chiffonnette,
J'ai lu dans tes yeux;
Comme une rainette
Mon cœur est joyeux.
Chiffon, chiffonnette,
Êtes-vous honnête?

Chiffon, chiffonnette,
J'ai, pour te loger,
Une maisonnette
En bois d'oranger,
Chiffon, chiffonnette,
En bois d'épinette.

Chiffon, chiffonnette,
Tra déri déra,
Bientôt, ma brunette,
Ton pied poussera,
Chiffon, chiffonnette,
La barcelonnette.

## X

Qu'il fait bon voir,
Quand vient la brune,
Danser la lune
Sur l'abreuvoir!

Une fillette
En jupon blanc
S'en va, filant
Sa quenouillette.

Un gas la suit
Comme son ombre,
Dans le bois sombre
Qu'emplit la nuit.

Elle se montre:
Il est tout près.
Sans faire exprès,
L'on se rencontre.

Ah! quel tourment
D'aller ensemble!
La belle tremble;
Aussi l'amant.

On peut oser
Plus d'une chose.
Vive la rose
Et le baiser!

## XI

Mon Dieu, que les garçons
Ont de peine en ce monde,
  Tourne la ronde,
Envolez-vous, chansons!

Tous, leur sort est le même;
Les belles font aussi
  Trop de souci
A celui qui les aime !

On n'est jamais content
Du jour où l'on courtise ;
  Quelle sottise
De les regarder tant!

Leur amoureux langage
Nous tient à leurs genoux ;
  C'est fait de nous
Si notre cœur s'engage.

Vous écoutez leur voix :
C'est comme une musique,
  Mais leur doigt pique
Comme le houx des bois.

— « Mets-toi là, je t'en prie,
Je veux t'apprendre un jeu.
  Regarde un peu
Si ma rose est fleurie. »

Et quand on vient, friand,
Tâter leur gorgerette,
  Sous la coudrette
Elles fuient en riant.

De ce dur esclavage
Je me veux préserver.
J'irai trouver
Le rossignol sauvage.

— « Cousin, j'ai tant pleuré!
Chante-moi ta romance.
Allons, commence,
Je t'accompagnerai.

« Ma mignonne est si folle!
J'en ai trop de tourment.
Dis-moi comment
Au bois on se console. »

J'aurai soin d'emporter
Un flacon de vin rose.
Aucune chose
Ne vous fait mieux chanter.

Je rirai de la blonde
Et de la brune aussi.
Plus de souci :
Tourne, tourne, la ronde!

## XII

Au ciel qui s'emplit de reflets dorés
Monte, en gazouillant, l'alouette grise.
Avec le matin vole dans la brise,
Vole, mon cœur, vole au delà des prés !

Le baiser revient aux lèvres mi-closes,
Comme l'hirondelle aux toits du château.
La porte d'argent s'ouvrira tantôt ;
Vole, mon cœur, vole au milieu des roses !

L'heure virginale, attendant le jour,
Au creux de sa main boit de la rosée ;
Et puis elle rit comme une epousée.
Vole, mon cœur, vole au jardin d'amour !

Et voici venir, sommeillant encore,
Ses cheveux si blonds sur le ciel tout bleu,
Celle qui prétend qu'elle t'aime un peu.
Vole, mon cœur, vole au fond de l'aurore !

## XIII

C'était par un beau jour
De la saison fleurie.
J'ai rencontré Marie,
  Vive l'amour !
J'ai rencontré Marie,
Au fond de la prairie.

— Belle aux fraîches couleurs,
Aux yeux de violette,
Qu'as-tu donc, bachelette,
  Vivent les fleurs !
Qu'as-tu donc, bachelette,
A soupirer seulette ?

— Cher amoureux, bonjour.
Mon cœur, où peut-il être ?
L'oiseau, par la fenêtre,
  Vive l'amour !
L'oiseau, par la fenêtre,
A fui loin de son maître.

— Ce sont les oiseleurs
Ou les enfants, que sais-je ?
Qui l'auront pris au piège,
  Vivent les fleurs !
Qui l'auront pris au piège,
En forêt, sous la neige.

— Il était sans détour,
Si naïf et si tendre!
Il n'a su se défendre,
  Vive l'amour!
Il n'a su se défendre.
On a bien pu le prendre.

— Belle, sèche tes pleurs.
Ton cœur est libre encore.
Il chante dans l'aurore,
  Vivent les fleurs!
Il chante dans l'aurore
Pour celui qui t'adore.

## XIV

Tu m'aimes pourtant,
O rose des roses,
Tu m'aimes pourtant,
Toi que j'aime tant.

J'ai vu dans tes yeux,
J'ai vu tant de choses!
J'ai vu dans tes yeux
L'infini des cieux!

Ton corps enchanté
Me suit comme un rêve:
Ton corps enchanté
N'est que volupté.

Ta bouche sourit;
C'est la bouche d'Ève.
Ta bouche sourit
Et tout refleurit.

Je suis le foyer;
Toi, la belle flamme.
Je suis le foyer :
Viens m'incendier.

Écrase mon cœur,
Souffle sur mon âme;
Écrase mon cœur,
Perdu de langueur.

Je te bercerai
Dans la mousseline,
Je te bercerai,
Tout un soir doré.

Et tu dormiras
Câline, câline,
Et tu dormiras,
Câline, en mes bras !



# Les Rois Mages



## *LES ROIS MAGES*

I

A minuit sonnant passent les Rois Mages.
Ils viennent tous trois du pays lointain
Où fleurit la rose, où naît le matin.
Ils vont à Jésus rendre leurs hommages.

Ils vont saluer l'enfant printanier,
Son père Joseph, sa mère Marie.
Deux sont blancs, avec la barbe fleurie;
Le troisième est noir comme un charbonnier.

Tandis qu'ils dormaient, la couronne en tête,
Un ange du ciel éblouit leurs yeux :
— « O rois, levez-vous, le monde est joyeux;
O rois, levez-vous, la terre est en fête.

« Allez promptement. Le Sauveur est né,
Parmi les pasteurs, au fond d'une crèche. »
La brise souffla, divinement fraîche,
Et tout le palais fut illuminé.

Ils ont pris congé de la reine brune
Dont la bouche en fleur a soudain pâli.
Ils ont embrassé l'héritier joli ;
Les voilà partis dans la nuit sans lune.

Ils vont, galopant par monts et par vaux,
Franchissant les bois et les chènevières ;
Ils sautent d'un bond fleuves et rivières,
Et la terre tremble sous leurs chevaux.

Ils vont. Leurs manteaux traînent sur la brande
Ou filent gaiement par les prés mouillés.
Trente petits nains, de rouge habillés,
Sur des coussins verts portent leur offrande.

Et toujours, loin, loin dans le firmament,
Une étoile brille et les accompagne.
Sa douce lueur endort la campagne,
Sous la nuit sans lune, ineffablement.

Voici qu'en pleins champs apparaît l'étable.
L'étoile s'arrête et la troupe aussi.
« Holà, font les Rois, entrons. C'est ici
Que nous trouverons l'enfant délectable. »

## II

Ah ! ce n'était pas un riche palais,
Tout fleuri d'argent, d'or et de lumière ;
Pas même la grange où rit la fermière,
Au tomber du jour, avec ses valets.

Rien qu'un toit qui branle. Oh ! quelle demeure
Pour la bonne Dame et pour l'enfant Dieu !
Il vente, à grands coups, dans l'âtre sans feu,
Et la Vierge chante à Jésus qui pleure.

Le loquet tiré, sont entrés les Rois.
Ils ont, dès le seuil de la bergerie,
Salué Joseph, salué Marie,
Fait une risette au poupon, tous trois.

— « Fontaine d'amour où le ciel se mire,
Perle qui brillez au milieu du foin,
Pour vous adorer nous venons de loin,
Nous vous apportons l'encens et la myrrhe. »

Derrière le bœuf, tout près de l'ânon
Qui s'est mis à braire, en signe de joie,
Ils sont à genoux. Jésus leur envoie
Un baiser à tous de son doigt mignon.

Aux fentes du mur on voyait l'escorte
Qui regardait tout de grande amitié;
De ces pauvres gens Marie a pitié.
Elle dit : — « Joseph, ouvrez donc la porte. »

Ils entrent. Chacun paiera son écot
D'une chansonnette à la bonne hôtesse.
Mais, pour le savoir et la politesse,
Nul ne vaut Gaspard, le roi moricaud.

Comme un enchanteur agitant ses manches,
Il bat la mesure et conduit le chœur.
Il rit largement et de tout son cœur;
Dans sa face noire on voit ses dents blanches.

— « Voici quinze jours que je n'ai dormi,
Pour te voir plus tôt, avec ma Fanchette.
Si j'ai le cuir noir, mon âme est blanchette;
Baille-moi cinq sous, mon petit ami. »

## III

L'étoile d'amour, qui perce la brume,
Illumine encor la pauvre maison.
Un trait d'or soudain barre l'horizon.
L'Orient rougit et le jour s'allume.

Par une ouverture au milieu du toit,
Apparaît, au ciel, un nuage rose;
Et l'enfant, frais comme un bouton de rose,
S'endort en tétant le bout de son doigt !





# Marie-Madeleine



# MARIE-MADELEINE

I

MADELEINE était blonde
Comme un champ de froment
Et jamais rien au monde
Ne fut aussi charmant.

Madeleine était fraîche
Comme une rose en pleurs
Et d'une belle pêche
Elle avait les couleurs.

Avec son auréole
De longs cheveux dorés,
Madeleine était folle
Comme l'herbe des prés.

Quand elle allait, bergère,
Filant son blanc fuseau,
Son âme était légère
Comme un petit oiseau

Es sa voix si touchante,
Sous le ciel enchanté,
Que l'amandier qui chante
Pâlissait à côté.

Or, près d'une fontaine,
Le soir d'un beau lundi,
Un jeune capitaine,
En passant, l'entendit.

— « Qu'avez-vous, bergerette,
A chanter si gaiement? »
— « Seigneur, une fleurette
S'entr'ouvre en ce moment.

« C'est la fleur qui commande
Aux gens de s'embrasser ;
C'est la fleur de la lande
Où vous allez passer. »

Et lui, répond : — « Mignonne,
Je suis le fils du roi.
Le printemps qui fleuronne
Est moins épris que moi.

« Écoute ma promesse
Et donne-moi la main ;
Le prêtre, à la grand'messe,
Nous mariera demain ! »

La fontaine était blanche
Et rose tour à tour ;
Sur la plus haute branche,
Le rossignol d'amour,

Le rossignol sauvage
Disait l'enchantement
De vivre en esclavage
Aux pieds de son amant.

— « Petite Madeleine,
Que mon cœur est joyeux !
J'ai vu la marjolaine
Qui fleurit dans tes yeux. »

— « Combien je suis heureuse,
Mon chevalier si doux !
Voici votre amoureuse
Qui s'abandonne à vous. »

Un mot, pour se connaître,
Suffit bien à vingt ans.
Quant à quérir le prêtre,
Ils n'ont pas eu le temps.

Sans remords et sans crainte
Ils se sont caressés.
Une autre, une autre étreinte.
Jamais ce n'est assez.

Et sentant même flamme
Prête à les consumer,
Ils ont perdu leur âme
A force de s'aimer.

II

Hélas! Le mois joli, le mois des amourettes,
Qui s'habille de rose et de vert et de bleu,
S'en va, tout comme un autre, à la grâce de Dieu,
Dans son tablier court emportant ses fleurettes.
Le chant du rossignol ne vibre qu'un instant,
Le feu qui nous brûlait n'est fait que de brindilles
Et la gaieté meurt vite au cœur des belles filles
Quand elles ont perdu ce qu'elles aimaient tant.

Pauvre Madeleine,
Pauvre cœur en peine!

Qu'est devenu l'enfant aux boucles emmêlées
Qui chaque nuit baisait ses yeux avec douceur?
Où donc est le Seigneur des bois, le beau chasseur
Dont l'appel s'entendait par delà les vallées?

Comme il apparaissait, superbe, à l'horizon !
Qu'il était doux ! Comme il jurait d'être fidèle !
— « Ne le verrai-je plus ? » — « Demande à l'hirondelle
Quand elle reviendra nicher dans ta maison. »

Pauvre Madeleine,
Pauvre cœur en peine !

Elle à qui le soleil d'avril portait envie,
De la nuit à l'aurore elle est par les chemins.
Ses cheveux dénoués, tordant ses blanches mains,
Elle crie au passant : — « Qu'as-tu fait de ma vie ?
As-tu vu chevaucher le fier adolescent,
Qui charme d'un regard les oiseaux de la nue ?
Mon âme est avec lui. L'as-tu pas reconnue ? »
Et pas un n'a pour elle un mot compatissant.

Pauvre Madeleine,
Pauvre cœur en peine !

Le prêtre fait la moue et le chantre ricane :
— « Ainsi nos rendez-vous dans le bois ont cessé.
Montre donc, mon bijou, l'anneau du fiancé. »
Les vieilles, se signant, murmurent : « Courtisane ! »
Elle, pourtant, se dit : « Qui sait, beau romarin,
Quand ton souffle à nouveau glissera sur ma joue ? »
Et les enfants du bourg lui jettent de la boue
Et son cœur est gonflé de honte et de chagrin.

Pauvre Madeleine,
Pauvre cœur en peine !

Elle dit : — « Mon trésor, ton haleine est plus douce
Que le parfum lointain qui vient des orangers.
Tes yeux sont le feu clair qu'allument les bergers,
Ta bouche est une rose éclose dans la mousse. »
Elle dit : — « Mon Seigneur, laisse-moi t'implorer.
Tu m'aimais tant jadis ! Écoute mes prières. »
On la montre du doigt, on lui jette des pierres ;
Elle n'a même pas la force de pleurer...

Pauvre Madeleine,
Pauvre cœur en peine !

Et voici qu'un petit enfant demande à naître...
Triste fruit du péché, maudit dès le berceau,
Maladie et douleur l'ont marqué de leur sceau.
Personne ne voudra seulement le connaître.
On ne lui dira pas : « Viens te faire embrasser. »
Il apporte avec lui le remords, non la joie ;
En un rêve innocent, tissé d'or et de soie,
Il ne verra jamais les anges le bercer.

Pauvre Madeleine,
Pauvre cœur en peine !

Elle va chez les gens : — « Donnez-moi de l'ouvrage.
Que me faut-il pour vivre ? Un morceau de pain bis.
Je sais traire la vache et garder les brebis ;
Essayez, s'il le faut, ma force au labourage. »
Mais eux : — « Te crois-tu donc au milieu des païens !
Va-t'en, fille de peu, va trouver tes pareilles.

Le frelon ne doit pas entrer chez les abeilles,
Le pain que nous mangeons n'est pas fait pour les chiens ! »

Pauvre Madeleine,
Pauvre cœur en peine!

Devant la huche vide elle s'est étendue.
Pressant contre son cœur le maigre nourrisson,
Elle chante et sanglote. Oh ! Dieu, quelle chanson !
Et la nuit l'enveloppe. Elle se sent perdue.
De misère, à la fin, tout son lait s'est tari.
— « Ta mère n'a que toi ; reste encor, ma colombe,
Reste, » soupire-t-elle. — Et la nuit tombe, tombe.
L'enfant râle : il est mort avant d'avoir souri.

Pauvre Madeleine,
Pauvre cœur en peine!

Comme elle revenait seule, du cimetière,
Le front échevelé comme un chardon bourru,
Une vieille édentée après elle a couru :
— « Eh ! folle ! vas-tu donc pleurer ta vie entière?
Écoute un peu ; chez moi des marchands sont venus.
Ils cherchent, m'ont-ils dit, où fleurit la verveine.
Viens ; ce sont de beaux gars, ils ont la bourse pleine. »
Et la fillette a peur en voyant ses seins nus.

Pauvre Madeleine,
Pauvre cœur en peine!

— « Non, laissez-moi. Mon âme à jamais s'est donnée,
Et celui qui l'avait dans ses mains n'en veut plus.
J'étais jolie et fraîche, alors que je lui plus;
Ma couronne de myrte est maintenant fanée. »
— « Innocente ! Elle va refleurir avec toi.
Une fille un peu triste en est souvent plus belle.
Viens : nos hommes là-bas vident leur escarcelle;
Le baiser d'un marchand vaut cent écus du roi. »

Pauvre Madeleine,
Pauvre cœur en peine!

La rougeur au visage, elle tremble, indécise;
Son enfance, un instant, passe devant ses yeux.
Elle revoit les prés en fleur, le ciel joyeux,
Le sentier verdoyant qui monte vers l'église:
On dirait qu'une voix lui parle d'amitié,
Une voix d'autrefois qui vient de la prairie.
Mais non : tous l'ont battue et marquée et flétrie;
De son enfant malade ils n'ont pas eu pitié.

Pauvre Madeleine,
Pauvre cœur en peine!

— « Eh bien, puisqu'il le faut, qu'un tourbillon m'emporte!
J'ai souffert, j'ai prié, j'ai lutté bien longtemps.
Mais je suis faible, ô Dieu, je n'ai pas dix-huit ans.
Avec le mois de mai mon espérance est morte.
Adieu donc l'allégresse et les fleurs de chez nous,
Adieu, source où j'ai bu le feu qui me dévore.

Primevères d'amour, bluets de mon aurore,
Au vent de cette nuit vite éparpillez-vous ! »

Pauvre Madeleine,
Pauvre cœur en peine !

## III

Au déclin du jour,
Dans la maison rose,
Madelon repose,
Du sommeil d'amour.

On la dirait morte
En ses cheveux longs.
Trente violons
Chantent à la porte :

— « Holà ! Belle enfant,
Fille de bohème,
Dévoile à qui t'aime
Ton corps triomphant.

« Prépare la couche
Aux rideaux soyeux ;
Donne, avec tes yeux,
La fleur de ta bouche. »

Au refrain connu,
Madelon s'éveille.
Ah! quelle merveille
Que ce beau corps nu!

Ses épaules blanches
Sont grêles encor;
Sa crinière d'or
Lui baigne les hanches.

Mais son front pâlit
Sous les améthystes
Et ses yeux sont tristes
Au fond du grand lit.

Flûtes et violes
Meurent de langueur :
— « Prépare, mon cœur,
Tes étreintes folles.

« Donne à ton galant
Ta bouche peureuse;
Colombe amoureuse,
Montre ton sein blanc. »

Madelon se mire,
Se mire en chantant :
— « Et voilà pourtant
Ce teint qu'on admire!

« Fleur de ma gaieté,
Jeunesse ingénue,
Qu'es-tu devenue
Dans la volupté ?

« Toujours l'éphémère
Lueur du désir,
Toujours du plaisir
La saveur amère !

« Et, je le sais bien,
Ma beauté se fane.
Je suis courtisane
Et je n'aime rien ! »

Quelque chose pleure
Dans les instruments :
— « A tes pieds charmants
Veux-tu que je meure ? »

— « O menteuses voix,
Tristes ritournelles,
Amours éternelles
Qui durent un mois !

« Ils chantent l'ivresse
De mes yeux fleuris ;
Pas un n'a compris
Mon cœur en détresse. »

Tout en soupirant
Madelon s'évente.
Sa folle servante
Arrive en courant :

— « Voyez donc, Madame,
Ce jeune étranger,
Beau comme un berger,
Doux comme une femme!

« Il parle de Dieu,
De l'âme et du monde,
Et sa barbe est blonde
Et son manteau bleu.

« Chacun veut entendre
Cet adolescent;
Quel air innocent!
Que sa voix est tendre! »

— « O passant divin,
Tourne un peu la tête;
Toi, petite, apprête
Les coupes de vin.

« Bonne camériste,
Couvre ma beauté
D'un voile enchanté
De fine batiste,

« Et tu répandras
Ces parfums qu'on aime ;
Je veux, ce soir même,
Mourir en ses bras ! »

## IV

C'était l'heure confuse où la lumière expire.
Sur les monts d'alentour, ineffablement bleus,
Le jour, en s'en allant, jetait ses derniers feux ;
C'était l'heure divine où le ramier soupire.

Dans la paix du couchant, parmi les fleurs des prés,
Jésus parlait. Sa voix arrivait jusqu'aux âmes ;
Au milieu du soleil qui les baignait de flammes
On voyait ruisseler ses longs cheveux dorés.

Tout un peuple était là. Retenant leur haleine,
Laboureurs, mendiants, bourgeois oubliaient tout.
Comme la nuit tombait, voici que tout à coup,
En ses riches atours, parut la Madeleine.

Son visage fardé luisait insolemment.
Elle portait au front la tiare étrangère ;
Ses jeunes seins pointaient, sous la robe légère,
Comme un fruit d'or promis aux lèvres de l'amant.

Et mille anneaux couraient sur sa chair parfumée,
Pareils à des serpents qui se cherchent entre eux;
Sa bouche frissonnait comme un rosier peureux.
Tout en elle disait : Je suis la Bien-Aimée.

Les femmes à sa vue ont frémi : — « Hors d'ici,
Toi qui prends nos époux au piège de tes charmes.
Sorcière de malheur, as-tu compté nos larmes?
Oses-tu regarder le maître que voici? »

Mais Jésus d'un regard aussitôt les fait taire.
Il dit l'enchantement du royaume des cieux;
Sa voix est pénétrante et pure, et dans ses yeux
S'alanguit doucement une fleur de mystère.

Ah! comme il savait bien d'un mot compatissant
Ramener l'infidèle et la brebis perdue!
Quelles lampes d'amour éclairaient l'étendue!
Comme le Paradis était resplendissant!

On entendait au loin les cloches du dimanche;
L'éternité passait en un divin tableau;
Les agneaux du Berger paissaient au bord de l'eau
Et l'âme en plein azur s'envolait toute blanche.

Madeleine soudain s'agenouille en pleurant.
Tout à l'heure son front restait fier sous l'outrage;
Mais cette voix céleste emporte son courage
Et c'est comme un œillet tombé dans le torrent.

Elle rougit, pâlit tour à tour; elle compte
Les péchés dont le poids l'accable à tout jamais!
« Oh ! dit-elle, maudit soit tout ce que j'aimais! »
Le désir anxieux a fait place à la honte.

Elle pleure, elle pleure, et d'un geste éperdu,
Arrachant de son sein le velours et la soie,
Elle dépouille tout de la fille de joie;
Comme un vase trop plein son cœur s'est répandu :

— « Mon âme qui dormait, Seigneur, s'est éveillée;
Mes yeux s'ouvrent : Je vois ma vie en frémissant.
J'étais comme un jardin sous les pieds du passant
Et la divine fleur en moi s'est effeuillée. »

Elle foule en pleurant ses ornements païens
Et jette aux quatre vents l'or et les pierreries.
Aussi doux que l'Aurore au-dessus des prairies,
Jésus dit : — « Pauvre sœur, c'est pour toi que je viens. »

— « Est-ce vous qui parlez à celle qu'on méprise ?
O pur entre les purs, est-ce vous que j'entends ?
Votre voix en mon âme éveille le printemps;
Elle effleure mon cœur comme une douce brise.

« Comme on voit un seigneur aux portes du château
Donner aux affamés les restes de sa table,
Vous nourrissez le monde, ô maître charitable,
Et les petits enfants baisent votre manteau.

« Vous tenez en vos mains tous les rois de la terre.
Prince du grand amour, père au cœur indulgent,
Vous êtes, ô mon Dieu, la fontaine d'argent
Où le déshérité boit et se désaltère.

« Mais vous que l'univers adore prosterné,
En qui le Paradis se regarde et se loue,
Irez-vous ramasser cette fleur dans la boue ?
Voudrez-vous bien encor de ce cœur profané ? » —

Et Jésus dit : — « Pauvre âme, il faut bien qu'on espère ;
Combien, dans cette nuit, ont perdu leur chemin !
Mais qu'ils viennent à moi. Je leur tendrai la main
Et je leur ouvrirai la maison de mon père.

« Le royaume des cieux est comme un grain de blé
Qui porte en lui l'espoir de la moisson future.
J'apporte le salut à toute créature ;
Heureux celui qui pleure, il sera consolé. »

Comme une pâle rose au bord de l'eau courante,
Madeleine frissonne aux genoux du Sauveur ;
Son sein brûle déjà d'une unique ferveur,
Tout son passé n'est plus qu'une ombre indifférente.

L'éternité commence et le ciel va s'ouvrir.
Elle voit, dans les fleurs, la source de délices,
Et, comme ceux qui vont au-devant des supplices,
Pour racheter son âme elle est prête à mourir.

Le peuple s'émerveille et crie : « Est-ce bien celle
Qui nous scandalisait jadis ? Quel changement ! »
Jésus, le doigt levé, montre le firmament;
D'une étrange beauté sa figure étincelle.

C'était l'heure troublante où le pâtre interdit
Entend passer au loin des rumeurs et des plaintes;
Une lumière d'or baignait les villes saintes;
C'était l'heure ineffable où la nuit resplendit !

## V

Et maintenant, c'est le silence,
Le travail et la pauvreté;
C'est le désert illimité,
C'est la douce mort qui commence.

Où sont, reine du fol amour,
Les diamants de ton corsage ?
Quelle ombre sur ton beau visage,
Rose comme le point du jour !

Qu'as-tu fait de ton âme étrange
Qui vibrait comme un violon ?
Qu'as-tu fait, belle Madelon,
De tes yeux fous de mauvais ange ?

Depuis la nuit de ses aveux,
Son front blanc s'est couvert de cendre ;
Elle a meurtri sa gorge tendre,
Elle a coupé ses longs cheveux.

Dans une grotte de feuillage,
Elle est seule au pied de la croix;
Elle mange les fruits des bois
Et l'eau de pluie est son breuvage.

Parfois un oiseau bigarré
Vient se poser à côté d'elle;
Elle regarde une hirondelle
Qui traverse le soir doré.

La mésange et le hoche-queue
Enchantent souvent son réveil ;
Elle aime à voir, en plein soleil,
Une fleurette jaune ou bleue.

Mais, comme tout va lentement !
De quel pas traînant marche l'heure !
Quand donc s'ouvrira la demeure
Où l'attend l'immortel amant ?

Elle regrette ses folies
Et le trésor de sa beauté ;
Un âcre goût de volupté
Remonte à ses lèvres pâlies.

Et puis elle pleure : « Pitié,
Pitié, maître, pour mes faiblesses.
C'est donc vrai que tu me délaisses ? »
Et son cœur se brise à moitié.

Voici qu'à l'heure où le soir tombe,
Dans la pourpre du ciel en feu,
Apparaît un ange de Dieu
Dont la main porte une colombe :

— « O Madeleine aux cheveux d'or,
Que diras-tu du temps qui passe ? »
— « Seigneur, Seigneur, je suis si lasse ! »
— « Tu resteras sept ans encor. »

La douce image est envolée,
Et soudain tout s'est assombri.
Sur le paysage fleuri
Tombe la neige désolée.

Quels cris d'angoisse à l'horizon !
Comme il éclaire et comme il vente !
Madeleine, en son épouvante,
A presque perdu la raison.

Et tandis que tout se lamente,
La terre et l'eau, le ciel, les bois,
On entend rire, à pleine voix,
Au plus épais de la tourmente.

Toujours brûlants, jamais lassés
Sous les étreintes qui les pressent,
Apparaissent et disparaissent
Des couples d'amants enlacés.

Un œil brille, une gorge éclate;
Il passe des mots embrasés;
On entend le vol des baisers,
Parmi les bouches d'écarlate.

Un chœur chante: « Maudits, maudits
Les yeux tristes, les fronts moroses;
Le bonheur est parmi les roses,
L'amour est le seul Paradis. »

Le souffle de l'Aurore emporte
Toutes ces âmes de langueur.
Madeleine, le trait au cœur,
Reste blanche comme une morte.

Que lui sert de s'agenouiller?
Pauvre brebis sans assistance,
Au livre de sa pénitence
Tous les mots semblent se brouiller.

Voici qu'à l'heure où le soir tombe,
Dans la paix du firmament bleu,
Elle revoit l'ange de Dieu
Qui tient en ses mains la colombe.

— « Madeleine du vert printemps,
Que dis-tu, belle pécheresse ? »
— « O Seigneur, voyez ma détresse ! »
— « Tu resteras encor sept ans. »

Et de nouveau chaque heure passe
D'un pied traînant comme l'ennui;
Et le jour succède à la nuit
Du même pas que rien ne lasse.

Les yeux tournés vers l'Orient,
Madeleine voit chaque année
Jeter sa couronne fanée
Au vent qui l'effeuille en riant.

Sous le soleil et sous la pluie,
Au souffle gelé des hivers,
Comme la fraîcheur des prés verts,
Sa beauté s'est évanouie.

C'est fini de sa chair en fleur,
Si délicate et diaphane.
Comme une rose qui se fane.
Son doux visage est sans couleur.

Sa bouche heureuse, fraîche et gaie,
A perdu son rire éclatant;
On voit en son œil pénitent
S'alanguir l'âme fatiguée.

Mais Jésus n'est plus si lointain;
Il lui sourit au fond des nues;
Les larmes lui sont revenues
Comme la rosée au matin.

Sa jeunesse qui fut si blonde
A bien fini par s'endormir.
Elle regarde sans frémir
Le vain simulacre du monde.

Parfois un vent délicieux
Vient se mêler à son haleine.
C'est l'odeur de la marjolaine
Qui fleurit au jardin des cieux.

Voici qu'à l'heure où sous les branches
Pointe l'Aube, timide un peu,
Paraît encor l'Ange de Dieu,
La colombe dans ses mains blanches.

— « Madeleine, le jour a lui;
Veux-tu voir le Maître en sa gloire ? » —
— « Oh non, Seigneur, je n'y peux croire;
Mon cœur est indigne de lui.

« Comment m'aimerait-il encore ?
J'ai si peur et j'ai tant péché !
Mon cœur est un oiseau caché
Qui chante de loin pour l'Aurore. »

— « Madeleine, l'époux charmé
Qui voit tes yeux, sait toute chose.
Viens refleurir, ô blanche rose,
Dans le palais du Bien-Aimé. » —

L'Ange, ayant dit cette parole,
Sourit comme un adolescent
Et, dans l'azur éblouissant,
La colombe plane et s'envole.

## VI

Les portes du Ciel, les portes mystiques
Viennent de s'ouvrir au bruit des cantiques,

Les portes d'ivoire et d'or et d'argent,
Par où le roi passe après l'indigent.

Un rayon divin baigne la prairie
Où file, en riant, la Vierge Marie.

Mille oiseaux de pourpre aux vives couleurs
Jouent à se poursuivre au milieu des fleurs;

On entend l'eau claire en son lit de mousse
Et l'arbre qui chante et l'herbe qui pousse.

Partout resplendit l'éternel Matin.
Sur les boutons d'or, la menthe et le thym,

Glisse doucement la troupe bénie
Qui porte en son cœur la joie infinie,

Le chœur bienheureux, tout de blanc vêtu,
De ceux dont la terre aimait la vertu.

Comme un pâtre assemble, à l'aube fleurie,
Son troupeau qui sort de la bergerie,

Ainsi l'ineffable et divin berger
Mène ses agneaux paître en son verger

Et tous le saluent dans la paix de l'âme,
Lui, le Roi des Rois que l'Aurore acclame,

Qui parle au tonnerre et commande au vent
Et tient en ses mains le soleil levant.

Pareille à l'azur, quand le jour se lève,
Avec ses doux yeux tout fleuris de rêve,

La Vierge adorable est à son côté
Comme un lys au bord d'un lac enchanté;

Quand elle paraît, l'horizon s'éclaire
Et la nuit s'argente afin de lui plaire.

Mais qui vient là-bas par les prés charmants,
Au milieu des voix et des instruments ?

Quel chœur nuptial conduisent les Anges
Qui jadis berçaient Jésus dans ses langes ?

Tout effarouchée et le sein tremblant,
Madeleine marche en son manteau blanc.

Elle rit aux yeux, la jeune épousée,
Comme un églantier trempé de rosée.

Ses cheveux cendrés, ses beaux cheveux blonds,
Traînent maintenant jusqu'à ses talons.

Comme l'eau courante au milieu des saules,
On voit au travers ses fines épaules ;

En ses doigts mignons la rose a fleuri
Et son cœur malade est soudain guéri.

Elle a vu le Maître. Elle est consolée.
La cloche d'or sonne à toute volée

Et, comme au matin les oiseaux des bois,
Tous les Bienheureux chantent à la fois :

— « Merveille d'amour, belle pénitente,
Foulez à jamais la nue éclatante.

« L'époux glorieux vous a pardonné ;
Votre front d'œillets sera couronné.

« Vos pieds fatigués, beaux comme la neige,
Suivront désormais le divin cortège.

« Vos yeux qui pleuraient, vos yeux, ô ma sœur,
De la violette auront la douceur.

« Rentrez au bercail, brebis égarée ;
Foulez à jamais la nue azurée. »

O voix d'allégresse et jour de bonheur !
Madeleine tombe aux pieds du Seigneur.

L'aurore céleste éclaire ses charmes
Et de blancs muguets naissent de ses larmes,

De frêles muguets et de grands lys d'eau,
Diamants au front du printemps nouveau.

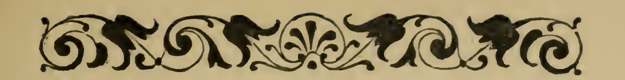
Paix délicieuse et joie éternelle !
Son âme d'enfant ressuscite en elle,

Son cœur d'autrefois chante et refleurit ;
Dans l'or et les fleurs la Vierge sourit

Et le Saint des Saints donne avec tendresse
Sa main à baiser à la pécheresse.



# Tristesse de la Vierge



## TRISTESSE DE LA VIERGE

I

RELEVANT de sa main blanche
Ses cheveux couleur de miel,
La Vierge un instant se penche
Au balcon doré du ciel.

Elle regarde le monde
Qui s'éveille à l'Orient,
Les étoiles dont la ronde
Passe, passe en tournoyant.

Aucun bruit dans l'étendue :
A peine le cri lointain
D'une alouette éperdue,
Appelant le gai matin.

Et cette voix qui s'élance
Vers l'azur et les clartés,
Se fond dans le grand silence
Des espaces enchantés.

II

La Vierge écoute. Elle rêve,
Seulette au balcon des cieux.
Doucement le jour se lève,
Illuminant ses doux yeux.

Tout semé de rayons roses,
Le ciel s'éclaire, et soudain
La terre, au milieu des roses,
Apparaît comme un jardin.

Avec sa verte ceinture
De forêts au front changeant,
Elle semble, à l'aventure,
Voguer sur un lac d'argent.

Qu'elle est charmante et fleurie,
Sa face au-dessus des eaux!
Que d'allégresse attendrie
Dans le chant de ses oiseaux!

La vierge rêve. Elle admire
La parure des prés verts;
En ses yeux divins se mire
La fraîcheur de l'univers.

Son âme s'est envolée,
Légère comme autrefois,
Vers l'heureuse Galilée
Où l'eau chante dans les bois.

Elle a connu cette aurore,
Quand elle était parmi nous;
Elle croit sentir encore
Son enfant sur ses genoux.

A quoi bon le chœur des anges,
Le Paradis et sa cour,
Puisque Jésus dans ses langes
Lui sourit avec amour!

III

Délicate fleur du songe,
Que ton éclat dure peu!
Était-ce donc un mensonge,
Cette paix du grand ciel bleu?

Sur le riant paysage
Une ombre noire a passé;
L'homme a montré son visage,
La vie a recommencé.

La vierge qui s'inquiète
Se penche, et son cœur aimant
Entend la plainte que jette
Le monde éternellement.

Dieu, là-bas, tant de souffrance
Et qui fait si peu de bruit!
Que d'êtres sans espérance
Ont pleuré toute la nuit!

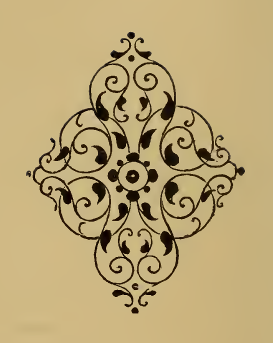
C'est grand'pitié. Notre Dame
Soupire en joignant les mains,
Comme au temps où, pauvre femme,
Elle errait par les chemins.

Elle se voit quasi morte
De lassitude et d'effroi;
Chacun lui ferme sa porte;
Son petit Jésus a froid.

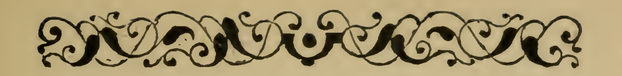
Son enfant, tout son courage,
Ah! comment le protéger!
Les bourreaux sont à l'ouvrage,
On va venir l'égorger.

Et celle dont la parole
Eblouit le firmament,
Sur la terre, hélas! si folle,
Pleure, pleure amèrement.





# Clairs de lune



# CLAIRS DE LUNE

I

O perle du monde,
Délices des cieux!
Lune aux jolis yeux,
Lune rose et blonde,

Belle au cœur changeant,
Dame de mon rêve,
Dont le vent soulève
Les tresses d'argent,

Par delà les saules
A demi dans l'eau,
Derrière un bouleau
J'ai vu tes épaules.

Dans un halo d'or,
Ta forme hautaine
Apparaît lointaine,
Indécise encor.

Et puis elle passe,
Lente, sur les prés.
Tes cheveux cendrés
Parfument l'espace.

En sa douce fleur,
Ta gorge ressemble
A l'oiseau qui tremble
Devant l'oiseleur.

Où ton doigt se pose,
Frêle papillon,
S'envole un rayon,
S'entr'ouvre une rose.

Ta beauté soudain
Resplendit sans voiles.
Des claires étoiles
Pâlit le jardin.

L'étang qui s'allume
Berce ton corps blanc,
Ton corps nonchalant,
Tout fleuri d'écume.

Est-ce le grand jour
Ou la jeune aurore
Qui charme et colore
Les blés d'alentour ?

O nuit toute blanche,
Nuit d'enchantements !
De purs diamants
Sont à chaque branche !

II

Dodo, dodinette,
Dors, marionnette !

La nuit est brune.
On entend le pipeau.
C'est dame Lune
Qui garde son troupeau.

Dodo, dodinette,
Dors, marionnette !

Ma petite âme,
Envole-toi gaiement.
On te réclame,
Là-bas, au firmament.

Dodo, dodinette,
Dors, marionnette!

Voici qu'on ouvre
La maison du bon Dieu.
Pars et découvre
Le nid de l'oiseau bleu.

Dodo, dodinette,
Dors, marionnette!

Vois dans les roses,
Au milieu du jardin,
Les moutons roses
Qui font dredin din din.

Dodo, dodinette,
Dors, marionnette!

Pour toi, mon ange,
C'est fête en Paradis.
Chacun se range
Devant tes yeux hardis.

Dodo, dodinette,
Dors, marionnette!

Jésus t'ordonne
De venir l'embrasser,
Et la madone
A voulu te bercer.

Dodo, dodinette,
Dors, marionnette!

## III

Tous les vains bruits se sont apaisés.
Dans l'or et le bleu du soir qui tombe,
Doux comme l'appel de la colombe,
Frémissent encor quelques baisers.

Bleu du crépuscule, ô bleu si tendre,
Doux comme les yeux qu'on aime tant,
Robe que la nuit passe en chantant,
Dès qu'un rossignol s'est fait entendre,

Rais de lumière au-dessus des monts,
Plaintes d'angelus dans la fumée,
Gazouillis d'oiseaux sous la ramée,
Pareils aux refrains que nous aimons,

Comme vous savez d'un autre monde
Parler à mi-voix au cœur lassé!
Évoquez pour moi le cher passé,
Le cher passé mort avec ma blonde.

Tous les vains bruits se sont apaisés.
Le soleil expire et la nuit tombe.
Au firmament avec la colombe,
Vite envolez-vous, derniers baisers.

Dans l'or et le bleu la lune rose,
Comme autrefois, s'éveille à demi.
A sa lueur le bourg endormi
Semble un insecte au cœur d'une rose.

Entrecoupé d'ombre et de clarté,
Le ruisseau d'argent bruit à peine.
On croirait entendre une âme en peine,
Pleurant tout bas le temps enchanté.

Et l'air fraîchit et le vent se lève.
Un souffle a passé par la forêt.
Sous les bouleaux voici qu'apparaît,
Dans l'or et le bleu, mon ancien rêve.

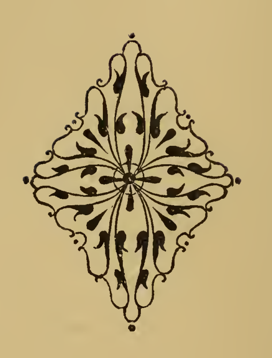
C'est la pâle fleur de mon printemps,
Cueillie à l'aube un jour de dimanche.
Un bouquet fané dans sa main blanche,
C'est le triste amour de mes vingt ans.

Sa chevelure qui se défrise
Nonchalamment flotte sur son cou.
Ses yeux, trop clairs, sont les yeux d'un fou.
Son manteau brodé fuit dans la brise.

Il vient lentement, et, sur ses pas,
Les lys d'antan s'efforcent d'éclore.
Ah! c'est la nuit et c'était l'aurore;
Il voudrait sourire et ne peut pas.

Ses belles couleurs sont effacées
Et l'heure est prochaine où sur son front,
Dans l'or et le bleu, s'effeuilleront
Les volubilis et les pensées !





# Jeunesse



# JEUNESSE

I

Le jardin des églantines
Où mon cœur chantait Matines,

Le jardin s'est embrumé
Où nous avons tant aimé;

Adieu, visions si blanches
Sur le vert doré des branches,

Baisers plus vite envolés
Que la caille dans les blés;

Languissante, languissante,
S'en va l'heure adolescente,

Et dans la coupe des fleurs
J'ai vu scintiller des pleurs.

O chercheuse d'aventures,
O charme des créatures,

Lumière aux flots radieux,
As-tu déserté les cieux?

Compatissantes étoiles,
Chères sœurs, pourquoi ces voiles?

Quand vos flammes, ô couchants,
Brûlent la mer et les champs,

Quelle peine vous rend tristes?
Qui pâlit vos améthystes,

Crépuscules si légers
Parmi les bois d'orangers?

— Ah! comment ne pas comprendre?
Cette amoureuse si tendre,

Ce trésor de pureté,
Cette idéale beauté,

Ce n'était que ta jeunesse;
Crois-tu donc qu'elle renaisse?

II

O jeunesse aux grands yeux, jeunesse aux cheveux blonds
Qui poses, dès l'aurore, un pied dans la rosée;
Dame du clair matin, pareille à l'épousée
Que le seigneur amène au son des violons,

Toi qui vas les bras nus, les tresses dénouées,
Rieuse, à travers l'ombre et la nuit et le vent;
Toi qui pour diadème as le soleil levant
Et dont la robe rose est faite de nuées,

Que ton charme est puissant et doux! Les plus hardis,
Fléchissant le genou, t'adorent en silence;
Pur comme l'encensoir qu'une vierge balance,
Le ciel se teint pour toi d'un bleu de Paradis;

Et dans le pays vert où ta grâce ingénue
Sous le baiser d'avril éclate en liberté,
Pleins de ton allégresse et fous de ta beauté,
Les oiseaux, par milliers, célèbrent ta venue.

Ta sveltesse ineffable est celle du bouleau,
Ta voix nous berce ainsi qu'une chanson lointaine;
Comme un lys qui s'effeuille au bord d'une fontaine,
Ton corps délicieux a la fraîcheur de l'eau.

Tu ressembles parfois à la biche craintive
Qui, l'oreille aux aguets, sent venir le chasseur;
Ta bouche, au clair de lune, a l'étrange douceur
De la belle-de-nuit et de la sensitive.

Parfois, lasse d'avoir suivi les papillons,
Tu mires ton visage à la source des fées,
Et l'odeur des lilas t'arrive par bouffées
Dans la brise qui vague et le chant des grillons.

Et puis, comme Diane errant par la clairière,
Le carquois sur l'épaule, avec ses lévriers,
Sur un fond d'azur pâle et de genévriers
Tu resplendis, superbe et chaste, ô ma guerrière.

Telle je t'aperçus pour la première fois
Dans le brouillard léger de l'aube qui se lève,
A cette heure où la vie est comme un divin rêve
Que traverse un soupir de flûte ou de hautbois.

Près du ruisseau d'argent, dans la forêt mystique
Où tremble, vers le soir, un chant de volupté;
Près des cascades d'or, dans le cirque enchanté,
Ton appel virginal était comme un cantique.

Enfant émerveillé, j'allais par le chemin;
Je regardais danser le soleil sur la mousse.
Adorable et terrible, éblouissante et douce,
Tu m'apparus, Jeunesse, une rose à la main!

## III

Et, tandis qu'au ciel montait l'alouette,
Je courus à toi, timide et joyeux
Je courus à toi, charmeuse aux doux yeux
Couleur de pervenche et de violette.

L'aurore, en sa robe aux mille couleurs,
S'éveillait parmi les blondes feuillées;
De sa traîne un flot de perles mouillées
Tombait lentement sur la terre en fleurs.

Sur le val fleuri, dans l'herbe fleurie,
Comme un ruban bleu la brume ondulait;
Par delà les bois, au loin s'envolait,
Dans le grand silence, une sonnerie.

Avec la lumière, au lever du jour,
Égrenez longtemps vos notes légères,
Du frêle bonheur folles messagères,
Cloches de cristal, ô cloches d'amour!

Je suis prisonnier de dame Jeunesse
Et mon cœur bénit sa douce prison;
Le jardin féerique est mon horizon,
Le seul à jamais que je reconnaisse.

O fraîcheur exquise, ô paix du matin,
Souffles vagabonds, brises familières !
La source bruit parmi les bruyères,
En son lit de moire et de vert satin.

Muguet, primevère, œillet, campanule,
Calices d'argent, d'or où de vermeil,
Tout s'ouvre au premier rayon de soleil
Où se jouent l'abeille et la libellule.

Dans l'air assoupi, sous les noirs fourrés
Où le rossignol ardemment prélude
Passe un long soupir de béatitude
Dont tous les échos sont enamourés,

Et partout voici que se fait entendre,
Ainsi qu'un orchestre invisible et doux,
Le chœur des lutins caché dans les houx,
La chanson d'avril, éperdument tendre.

Ah ! ta chère aubade, ô musicien,
Comme elle nous berce, et comme elle est brève !
Où vont les serments qu'on se fait en rêve,
La voix qui se meurt et le charme ancien ?

Délices de l'âme, adorable ivresse,
Pourquoi tout à coup nous abandonner ?
Printemps de nos cœurs, pourquoi te faner
Sous les doigts rosés de l'Enchanteresse ?

## IV

C'en est fait, c'en est fait. La rafale a soufflé,
Les arbres dépouillés ont incliné leur tête,
Le château de la Joie, hélas ! s'est écroulé.

Les ombrages discrets et les salles de fête
Où voltigeaient le rire et les propos galants,
N'entendront désormais parler que la tempête.

Porches enguirlandés, marbres étincelants,
Images de douceur et de mélancolie,
Endormez-vous, dans l'herbe, avec les rosiers blancs.

Celui qui vous a faits maintenant vous oublie ;
Votre gloire est à terre et ne peut refleurir.
Vous avez moins duré qu'un moment de folie !

Au prochain renouveau bien des cœurs vont s'ouvrir,
Mais tu ne viendras plus, à l'aube, ô mon aimée,
Me dire un de ces mots dont on voudrait mourir ;

Je n'irai plus, craintif, à travers la ramée,
Éveiller d'un baiser la Belle au bois Dormant ;
La porte aux clous d'ivoire est à jamais fermée.

Pourtant j'ai retenu le vieil enchantement.
Du profond de ma nuit, l'enfant aux longues tresses
Se lève comme un ange au seuil du firmament.

La voici comme au jour des dernières tendresses,
Un brin de marjolaine à son corset doré;
J'ai sur la bouche encor le miel de ses caresses.

Je revois la splendeur de son corps adoré,
Mon désespoir tressaille au souffle de sa joie,
Je reconnais ses yeux qui n'ont jamais pleuré.

O Jeunesse, il te faut, sous l'azur qui flamboie,
Dans la maison qu'endort l'arome du jasmin,
Le doux frémissement des échelles de soie.

Tu n'as pas comme nous la peur du lendemain,
Tu restes aux pays des fêtes éternelles,
Ton cœur est sans pitié pour qui tombe en chemin.

Ah ! combien vont brûler au feu de tes prunelles ?
Dis-leur tout bas ces mots qui nous rendaient heureux,
Unis pour un instant leurs âmes fraternelles.

Laisse nonchalamment, laisse tomber sur eux
L'illusion céleste et le divin mensonge;
Qu'une chère minute ils se croient amoureux !

Moi, semblable à l'enfant qu'on éveille en plein songe
Et qui ne peut se faire à la réalité,
Je regarde, anxieux, ma route qui s'allonge.

Qui sait à quel désert, quelle morne cité
Aboutira soudain cette route inconnue ?
Devant ce blanc serpent je suis épouvanté.

Quel silence de mort dans la campagne nue !
Où sont les mille voix qui, sous les chênes verts,
Aux matins triomphants disaient ma bienvenue ?

Dois-je croire à présent que le vieil univers,
Comme un tableau fané, passe et se décolore ?
N'est-ce pas moi, jadis, qui vis les cieux ouverts ?

Il faut tourner le dos au pays de l'aurore ?
Quels marais abhorrés trouverai-je en marchant ?
Quelles roses de deuil à mon soir vont éclore ?

N'importe ! Je m'en vais, je m'en vais sans un chant
Qui puisse réjouir mon âme désolée,
Je m'en vais sans espoir au-devant du couchant.

Mais avant d'arriver à la sombre vallée,
Je veux sentir encor l'odeur de tes lilas,
Jeunesse inoubliable, enfant immaculée !

Je ne blasphème pas, je ne t'accuse pas.
Je sais trop aujourd'hui, Déesse que je pleure,
Quel éternel printemps doit naître sous tes pas.

Nous disparaissons tous et ta beauté demeure.
Immortelle, combien tu dois nous mépriser,
Nous dont l'enivrement ne dure pas une heure ?

Parfois nos cœurs chétifs ont l'air de s'embraser ;
Ce n'est qu'un feu de paille et la brise qui passe
Emporte nos ardeurs avec notre baiser.

Mais, toujours accablés du poids de ta disgrâce,
Comme des courtisans loin de leur souverain,
Nous languissons, privés du charme de ta grâce.

Et toujours nous revient le son du tambourin
Qui servait de signal à ceux de tes fidèles
Que fleurit la verveine avec le romarin.

Oiseau bleu, bel oiseau qui fuis à tire d'ailes,
Que ne peux-tu venir, ne fût-ce qu'un instant,
Consoler notre toit comme les hirondelles ?

Rien ne t'arrête, hélas ! Idéal inconstant ;
A peine voyons-nous ton ombre, ô Poésie,
Que vers d'autres soleils tu t'en vas en chantant.

Princesse du caprice et de la fantaisie,
Échanson de la joie, à de meilleurs que nous
Porte la coupe rose où mousse l'ambroisie.

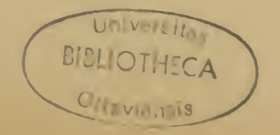
Mais qu'une fois encor je tombe à tes genoux,
Comme l'amant qui pleure au nom de sa maîtresse
Et dont le triste amour ne fait pas de jaloux ;

Permets qu'à travers bois, ô nymphe chasseresse,
Je suive de bien loin le chœur de tes élus ;
Laisse-moi te bénir du fond de ma détresse,

Jeunesse aux cheveux blonds qui ne me connais plus !











# TABLE





*Achevé d'imprimer*

è vingt-neuf mars mil huit cent quatre-vingt-dix

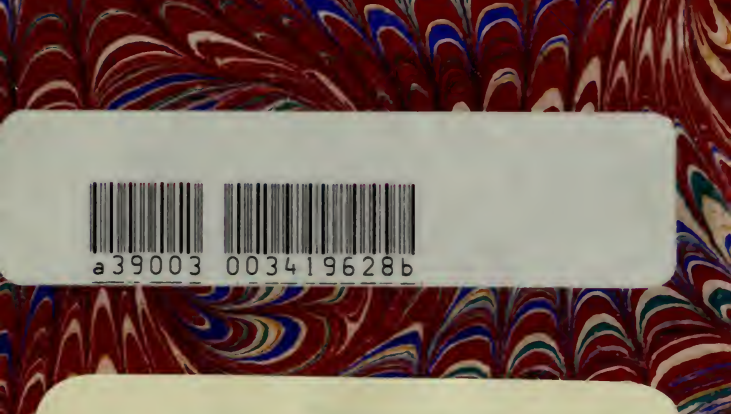
PAR

ALPHONSE LEMERRE

(Bancel, *conducteur*)

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

*A PARIS*


a39003 003419628b

